This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

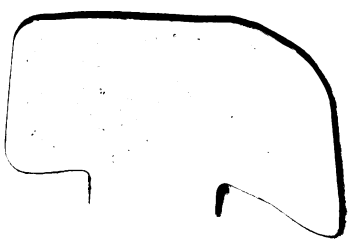
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. B. 3252

ZAHAROFF
FUND



LOUIS BOUILHET

LA CONJURATION D'AMBOISE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

M DCCC LXVII

LA

CONJURATION D'AMBOISE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 29 octobre 1866.

DU MÊME AUTEUR

format grand in-18

DOLORÈS, drame en quatre actes, en vers.

FAUSTINE, drame en cinq actes, en prose.

HELÈNE PEYRON, drame en cinq actes, en vers.

MADAME DE MONTARCY, drame en cinq actes, en vers.

L'ONCLE MILLION, comédie en cinq actes, en vers.

MELÆNIS

Conte romain. — Un Volume.

FESTONS ET ASTRAGALES

Poésies. — Un Volume.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7 RUE SAINT-BENOIT.

LA

CONJURATION

D'AMBOISE

DRAME EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX

EN VERS

PAR

LOUIS BOUILHET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867
Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 FEB 1974
OF OXFORD
LIBRARY

A

MONSIEUR DE CHILLY

DIRECTEUR

DU THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON

L'AUTEUR RECONNAISSANT

L. BOUILHET.

PERSONNAGES

CONDÉ	MM.	BERTON.
LE DUC DE GUISE		RANDOUX.
GONNELIN		ROMANVILLE.
POLTROT DE MÉRÉ		LAROCHE.
LE COMTE DE BRISSON		LAUTE.
FRANÇOIS II		PAUL CLÈVES.
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL		RICHARD.
CASTELNAU		CLERH.
LA RENAUDIE		GODFRIN.
MONTESQUIOU		MONTLOUIS.
LAVIGNE		PAUL BEAUVALLET.
BELLEAU		FRÉVILLE.
ANTOINE DE NAVARRE		AVISSE.
CHAVIGNY		ERNEST.
UN AVENTURIER. — UN VALET DE BRISSON		ROGER.
UN AVENTURIER. — UN GEOLIER		ÉTIENNE.
LA COMTESSE DE BRISSON	Mmes	JANE ESSLER.
LA REINE MÈRE		AGAR.
MARIE STUART		LAURENCE GÉRARD.
LA DUCHESSE DE MONTPENSIER		NANCY.

GARDES, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, REITRES,
SOLDATS CATHOLIQUES, SOLDATS PROTESTANTS.

LA

CONJURATION D'AMBOISE

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Au château de Blois. — Appartement de la reine mère Catherine de Médicis. — C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE DE MÉDICIS, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

CATHERINE, accablée.

Duchesse, sommes-nous assez abandonnée?...
Dire que nous versions des larmes, l'autre année,
Parce qu'il nous fallait pendant des jours entiers
Subir, en souriant, Diane de Poitiers!...

Elle s'assied.

Ah! c'était le bon temps!... bien qu'au fond souveraine,

La maîtresse, en tout lieu, reconnaissait la reine,
Et j'avais près du roi des retours triomphants
Quand j'arrivais, pensive, avec mes quatre enfants.

D'une voix tremblante de colère.

Mais la reine, aujourd'hui, ce n'est plus moi, c'est l'autre!...
La nièce!... l'espion des Guises!... On se vautre
Devant la nouveauté de cet « Astre d'amour! »
C'est un miroir posé sur un piége de cour :
Les Français y sont pris, comme des alouettes!
Et quand tous nos pantins lui font leurs pirouettes,
Je n'ai, pour consoler ma solitude en deuil,
Que ta vieille amitié, duchesse...

Elle lui tend la main.

Et mon orgueil.

O mes rêves!...

Elle presse sa tête entre ses mains.

LA DUCHESSE, avec sollicitude.

Pourquoi chasser toute espérance?...
Veuve de Henri II, mère du roi de France...
Fille des Médicis... Catherine...

CATHERINE, l'interrompant.

Tu crois?...

Retombant dans son accablement.

Mais je suis folle!... non!...

LA DUCHESSE.

L'avenir a ses droits...

CATHERINE, secouant la tête et changeant de ton.

Quoi de nouveau, céans?... Pour sa reine Marie
Ronsard pond-il toujours quelque flagornerie?

Daurat le pindarique a-t-il haussé de ton ?
Que fait Belleau ?... que fait Jodelle ?... que dit-on ?...

LA DUCHESSE, ouvrant les bras.

On ne dit rien...

CATHERINE.

C'est peu.

LA DUCHESSE, se frappant la tête.

J'oubliais, une histoire !...
Brisson a, ces jours-ci...

CATHERINE, l'interrompant.

Brisson, ma bête noire ?...

LA DUCHESSE, éclatant de rire.

Pris femme...

CATHERINE.

Il était temps que le vieux s'en souvînt....

Haussant les épaules.

Mais il a soixante ans !...

LA DUCHESSE, gravement.

Mais la belle en a vingt.

CATHERINE, riant.

Dis-le donc...

LA DUCHESSE.

Il la tient sous clef, tant il l'adore.
Dieu ! comme on en rirait... si l'on riait encore !...

CATHERINE.

Et ce grotesque amour, sait-on comme il est né ?...

LA DUCHESSE, haussant les épaules.

Quelque père aux abois... quelque oncle ruiné

Voulant gagner l'appui d'une faveur qui monte,
A lié la pauvrette aux cheveux blancs du comte.

CATHERINE, avec indignation.

Un Brisson à la cour... le beau nom que voilà!
On ne sait vraiment pas d'où sortent ces gens-là!
C'est un charivari! c'est une sarabande!
A princes de hasard valets de contrebande.

Après une pause.

Un cardinal de Guise, au métier débutant,
Plus riche et plus gorgé que trois papes, étant
Archevêque de Reims, et de Narbonne... évêque
De Valence, Luçon, Metz, Verdun, Toul... avecque
Les rentes de Fécamp, Cluni, que sais-je encor?...
Un apôtre payé trois cent mille écus d'or!...
Et son frère, le duc, grandit par nos désastres
Compulsant la chronique et demandant aux astres
Si, par quelque filon qu'on mettrait en relief,
Il ne remonte point jusqu'à Pepin le Bref!
Car ils en sont venus à partager la pomme,
Si bien que l'un aurait Paris... et l'autre Rome,
Et que mes fils et moi, pour ces blasphémateurs,
Serions des étrangers et des usurpateurs!...

Allant à la duchesse.

Connais-tu leur devise: — une colonne droite,
Et, tout autour, ainsi qu'une ceinture étroite,
Un lierre ambitieux, qui, planté dans le bas,
L'étreint, jusqu'au sommet, avec ses mille bras!
Hélas!... Ce que ce lierre étouffe... c'est la France!
Regarde! Depuis eux, tout est deuil et souffrance!...
Même ils ont avili, sous leur règne indécent,
Ce qu'on eût, autrefois, payé de tout son sang,

Jetant à qui les flatte et leur fait la courbette,
L'ordre de Saint-Michel, collier à toute bête...

LA DUCHESSE.

On grandit les petits, et le système est bon.

CATHERINE.

Si je tenais ici les princes de Bourbon,
Antoine de Navarre et Condé dans ma nasse,
Ou comme un contre-poids ou comme une menace!
Si je pouvais... mais non... ces princes irrités
Comme des trahisons redoutent mes bontés;
Nul appât ne les prend, nul avis ne les touche,
Et, traînant au hasard leur désespoir farouche,
Ils pensent que je suis, en toute bonne foi,
Pour les Guises... grand Dieu!... lorsque je suis pour moi!

Écoutant à droite.

Quel est ce bruit?...

LA DUCHESSE, allant voir.

Le duc, avec ses gentilshommes.

CATHERINE, très-émue.

Lui!... Se rappelle-t-il, à la fin, qui nous sommes?...
Est-ce un retour?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC DE GUISE, LE COMTE DE BRISSON, GENTILSHOMMES.

LE DUC, saluant profondément.

Madame, un complot concerté
Contre le roi lui-même et Votre Majesté,

Dans un péril pressant met la chose publique.

CATHERINE, à part.

Il a besoin de moi... maintenant tout s'explique.

Haut.

Un complot contre nous?... En êtes-vous certain?

LE DUC.

Quelqu'un qui sait l'intrigue a tout dit ce matin.

CATHERINE, froidement.

Ne vous trompez-vous point du serviteur au maître?

LE DUC, relevant la tête.

Comment?

CATHERINE, avec bonhomie.

C'est une erreur bien facile à commettre...
Et l'on a ce penchant, pour le moindre attentat,
De faire de sa cause une cause d'État.

LE DUC, blessé et inquiet.

Si Votre Majesté daignait au moins m'entendre....

CATHERINE, s'asseyant, froidement.

Parlez, nous écoutons.

LE DUC, avec feu.

Traquer le roi, le prendre,
L'enlever... voilà tout! On peut juger du cas.

CATHERINE, jouant la naïveté.

L'enlever où?... pourquoi?... Dites... je ne vois pas!
Mon fils est roi partout...

LE DUC, atterré.

Madame...

CATHERINE, avec dignité. Elle se lève.

Quoi qu'on fasse,
On ne peut l'enlever que chez lui. Rien n'efface
Le signe auguste et saint que Dieu mit sur son front.
Nous attendons sans peur ceux qui l'enlèveront!

Elle s'assied.

LE DUC, reprenant toute son énergie.

Sans peur, vous l'avez dit!... grâce à cette lumière,
Nous les tenons... l'armée est à moi tout entière!
Des hommes peu rompus à céder le terrain
Forment autour de vous comme un cercle d'airain.
Contre eux viendra mourir ce flot, aux clameurs vaines,
Fait de tous les partis et de toutes les haines...
Et, s'il faut plus encor, j'ai cet appui moral
D'être, de ce matin, lieutenant général!

CATHERINE, se levant.

Lieutenant général?...

A part.

Il est le maître encore!

Haut.

Que puis-je?...

LE DUC.

Tout, madame; et c'est vous qu'on implore.
Contre tant d'ennemis serrons-nous désormais.

CATHERINE, l'interrompant, avec vivacité.

Vous doutez donc un peu?

LE DUC, avec hauteur.

Je ne doute jamais.

CATHERINE, avec empressement.

A la bonne heure! Aussi, j'en étais étonnée.

LE DUC.

Seulement, ce château, bon pour une journée,
Ne peut tenir longtemps avec son faible mur.
Celui d'Amboise...

CATHERINE, avec sollicitude.

Au moins en êtes-vous bien sûr?

LE DUC.

On cassera ses dents à nous y chercher noise :
Le bras qui prit Calais saura défendre Amboise!

CATHERINE, lui tendant sa main à baiser.

Merci!

LE DUC, s'inclinant.

Je n'attends plus, pour faire mon devoir,
Qu'un mot de vous, madame...

CATHERINE, jouant l'autorité.

On partira ce soir.
Et, sait-on les meneurs de cette... échauffourée?

LE DUC, jouant l'embarras.

On a dit... le bruit court... par toute la contrée,
Que les princes du sang... Mais moi, je n'en crois rien.

CATHERINE, haussant les épaules.

Sans doute!...

LE DUC.

Cependant je voudrais, pour leur bien,
Les voir plus près de nous durant ces aventures.

Le peuple se répand en folles conjectures,
Et — malheureusement — l'absence de Condé
Rend le délit probable et le soupçon... fondé.

Il salue pour sortir.

CATHERINE, vivement.

Pour les avoir ici que voulez-vous qu'on fasse?

LE DUC, très-affairé, montrant le comte de Brisson.

Le comte de Brisson peut répondre à ma place;
Car...

S'inclinant.

Sous le bon plaisir de Votre Majesté,
Dans cette crise affreuse où mon prince est jeté,
Mille soins importants...

CATHERINE, le congédiant de la main.

Allez... et Dieu vous aide!

LE DUC, bas à Brisson.

Il me les faut ici, leur liberté m'obsède;
Nous produirons après des témoins précieux.

Le duc de Guise sort avec ses gentilshommes, moins le comte de Brisson.

SCÈNE III.

CATHERINE DE MÉDICIS, LE COMTE DE BRISSON, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

CATHERINE, sans faire attention au comte, à part.

Voile de l'avenir, impénétrable aux yeux!
Qui va régner demain, des princes ou des Guises?
Quel maître portera nos dépouilles conquises?...

Car la France en arrive à cette abjection,
Que voilà maintenant toute la question.
L'un des partis vaincu fera l'autre invincible.
Ce n'est qu'avec les deux que mon règne est possible ;
Gardons-les !... Et ce point me puisse être accordé
De tenir, sous ma main, le prince de Condé !

Se retournant vers Brisson, comme surprise.

Vous étiez ici, comte ?

BRISSON, s'inclinant.

A vos ordres, madame !

CATHERINE.

Pardonnez... ma mémoire... Eh bien, et votre femme ?

Elle s'assied.

Je sais de ce matin...

BRISSON.

Mille fois trop flatté
De ce bon souvenir de Votre Majesté !
Les deux princes du sang...

CATHERINE.

Elle est jeune, et, sans doute,
Belle ?

LE COMTE.

On n'en peut rien dire...

CATHERINE, souriant.

Un mari n'y voit goutte.

LE COMTE, détournant la conversation.

Les princes...

CATHERINE, à part.

C'est plaisir de piquer ce barbon !

Haut.

Elle a vingt ans?...

LE COMTE.

Au moins!... Les princes de Bourbon...

CATHERINE.

A propos, j'oubliais..: Parlez, a-t-on la preuve?

LE COMTE.

Non; mais quand cette cour de leur présence est veuve,
La tourbe de Calvin, prompte à tout supposer...

CATHERINE, avec feu.

Franchement, qu'a-t-on fait pour les apprivoiser?
Quel titre les attend?... quel honneur?... quelle place?
Le duc est un soleil devant qui tout s'efface.
Son prestige est si fort, qu'il a fait un moment
Pâlir le trône même à son rayonnement.
Pourquoi donc, désormais, s'étonner si les princes
Vont chercher quelque éclat dans la nuit des provinces
Et tâchent de trouver, au fond de leurs États,
Un point où sa splendeur ne les absorbe pas?

LE COMTE, joignant les mains, avec componction.

Quoi!... lui!... les absorber!... Qu'on ne le comprend guères!...
Ce héros, dont le sang a coulé dans nos guerres,
Trop plein de sa vertu pour envier autrui,
Tient ces débats de cour bien au-dessous de lui,
Et, possesseur d'un nom qui n'est pas des plus minces,
Connaît tous les égards qui sont dus à des princes;
Mais vous seule, madame, en cette occasion

Qui veut délicatesse et persuasion,
De Guise et de Condé pouvez finir la haine.
Apaisez deux rivaux que trop de cœur entraîne,
Rivaux qu'un mot de vous suffit à désarmer,
Dignes de se connaître et dignes de s'aimer.

CATHERINE, à part.

Je comprends la démarche, et c'est sur moi qu'il compte.

Haut.

On aurait des égards ?... vous en répondez, comte ?

LE COMTE, avec feu.

Pour lui, pour ses amis, pour son fou Gonnelin,
Bien qu'il m'ait pris pour but à plus d'un trait malin.

CATHERINE, souriant.

Mais, je suis loin d'avoir, là-bas, tant d'influence...
Tantôt par mes écrits, tantôt par mon silence,
J'ai prié, caressé, menacé, — rien encor!
Si le roi de Navarre était seul...

LE COMTE, avec admiration.

Un cœur d'or!

CATHERINE.

On le verrait bientôt... mais Condé!...

LE COMTE, avec feu.

Prince aimable!
Si noble en ses erreurs, qu'à peine il est blâmable.
Le caprice des camps — la gaîté de la cour —
Faisant battre la charge à Cupidon tambour!
Brave, tumulteux, vert galant, léger même!...
Pardon, mais tout est grâce à ce faîte suprême,

Et son retour, je crois, serait moins compassé
Si, près de vous, madame, — ainsi que l'an passé, —
Quelque beauté touchante...

CATHERINE.

Eh ! comte !

LE COMTE, avec finesse.

En politique...

CATHERINE, souriant.

Bien, nous savons cela, — le mot est sans réplique.
Mais, où la prendre encor? C'est la difficulté.

LE COMTE.

Il suffit d'un appel de Votre Majesté.

CATHERINE, finement.

Vous croyez?...

LE COMTE.

J'en réponds.

CATHERINE, même jeu.

Sans scrupule?...

LE COMTE, souriant.

Oh! madame!

CATHERINE.

Elle se lève.

D'accord; mais, d'autre part, jurez-moi sur votre âme
Qu'à la cour de mon fils reçus loyalement,
Antoine avec Condé...

LE COMTE.

Nous faisons le serment
D'observer tous le pacte, en ce qui nous regarde.

CATHERINE, bas à la duchesse de Montpensier.

Guise croit les tenir, — contre lui je les garde,
Et nous marchons tous deux, en nous donnant la main,
A des buts différents, par le même chemin!

Haut, se retournant vers le comte.

C'est convenu, monsieur, — dès que, par son courage,
Le duc aura bien loin refoulé cet orage;
Car, vraiment, nous poussons, depuis ces derniers temps,
De châteaux en châteaux nos coursiers haletants,
Et nous ne pouvons pas, comme les hirondelles,
Suspendre un nid d'amour au toit des citadelles.

LE COMTE.

Patience!... Le duc n'est jamais en défaut,
Et paraître, pour lui, c'est vaincre!

CATHERINE, souriant, à mademoiselle de Montpensier.

Ou peut s'en faut!...

LE COMTE, avec enthousiasme.

Vous nous rendrez ainsi, madame, après tant d'ombre,
L'urbanité, les arts, et ces plaisirs sans nombre
Qui, d'échos en échos, sous le ciel promenés,
Font rêver, dans leur nuit, les peuples étonnés.
Vous seule, en qui la grâce à la force s'allie,
Pouvez chez nos Français ramener l'Italie,
Et même...

CATHERINE, avec un sourire.

Au revoir, comte; on fera de son mieux.

Elle sort à droite, appuyée sur l'épaule de la duchesse de Montpensier.

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

Tous les moyens sont bons avec des furieux,
Et l'on peut, sans braver les choses défendues,
Jouer avec l'honneur de ces femmes perdues.
Mais celle qu'aujourd'hui je garde à la maison,
Dernier bonheur venu dans ma froide saison,
Dernière fleur éclose au penchant de ma vie,
Oh! je l'arracherai pure à cette infamie!
Je sais, je sais pour elle une place à mon gré,
Où, loin de tout affront, je la confinerai;
Car, s'il faut que la cour chante sur cette gamme,
Je prétends, dès ce soir, en écarter ma femme.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Au domaine de la Fredonnière, à quelque distance de Blois.
Dans la cour du château. — C'est la nuit.

SCÈNE V.

LA RENAUDIE, LAVIGNE, POLTROT DE MÉRÉ, CONJURÉS PROTESTANTS.

LAVIGNE.

Moins Castelnau, messieurs, nous sommes au complet.

Regardant une horloge.

Minuit!... Patientez encore, s'il vous plaît;
C'est, contre les Guisards, le plus sûr de la bande...
Moi, je réponds de lui.

POLTROT DE MÉRÉ, levant les yeux au ciel.

Frère, Dieu vous entende!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASTELNAU.

LAVIGNE, battant des mains à la vue de Castelnau

Castelnau!...

Courant l'embrasser.

Castelnau!...

CASTELNAU, jetant son manteau sur un siége.

Lui-même! tout va bien!
J'ai vu vos contingents, et j'apporte le mien,
Trois mille cavaliers venus de l'Allemagne.

LAVIGNE.

Parfait!

CASTELNAU, souriant.

Bêtes et gens encombrent la campagne!

Allant frapper sur l'épaule de La Renaudie qui rêve, à l'écart.

Mort Dieu! La Renaudie a l'air sombre et distrait!

POLTROT.

Frère! ne jurez pas!...

LAVIGNE, à Castelnau, à demi-voix.

Nommez-le Laforest.

CASTELNAU, regardant tout le monde.

Même ici?...

LAVIGNE.

C'est la loi!... Dites Raunai, Laporte,

Il montre du doigt chaque personne tour à tour.

Mazères, de Méré,

Se montrant lui-même.

Lavigne, peu m'importe!

Montrant La Renaudie.

Mais l'homme qu'il nous faut garder comme un trésor,
Notre vrai chef à tous...

POLTROT, l'interrompant.

Sans compter l'autre encor!

LAVIGNE, se retournant vers Poltrot.

Eh bien! l'appelle-t-on Condé quand on en parle? —
On ne dit même pas Louis, mais Petit-Charle.

LA RENAUDIE, s'avançant au milieu d'eux.

Laissez là désormais de vaines questions !
Le terme est trop prochain pour ces précautions,
Et ce n'est vraiment pas la peine que je cache
Un nom que dans trois jours il faudra bien qu'on sache.

LAVIGNE, bas, serrant la main de Castelnau.

Dans trois jours !... entends-tu ?... nous verrons, cette nuit,
Le prince, et puis après... c'est Dieu qui nous conduit !

CASTELNAU, à demi-voix à La Renaudie.

Quand tout marche à souhait, d'où vient ce front morose ?
Avez-vous des raisons pour douter de la chose ?

LA RENAUDIE, gravement.

Ami, nous sommes tous entre les mains du sort,
Le plus grand des héros n'est sûr que de sa mort,
Et quelque effroi me vient quand je compare, en somme,
A la hauteur du but,

Frappant sa poitrine.

la faiblesse de l'homme !
Laissez donc à mon front les nuages passer,
Le vent de la bataille est bon pour les chasser,
Et le premier signal du clairon qui s'éveille
Fait jaillir la gaîté des soucis de la veille !
Car une chose, ami, dont je ne doute pas,
C'est de triompher d'eux, même dans mon trépas !

POLTROT, avec enthousiasme.

Ce que je sais aussi, c'est que Dieu nous seconde,
Et que, pour balayer comme une paille immonde
Les chariots de guerre avec leurs cavaliers,
Il suffit de son nom mis sur les boucliers !

A genoux, mes amis... c'est lui qui tient le glaive ! —

Il s'agenouille, tous l'imitent.

Seigneur, viens secourir ton peuple qui se lève !
Ou si ta volonté, que nous respectons tous,
Garde un si beau triomphe à de meilleurs que nous,
Fais, à ceux qui mourront, cette grâce infinie
De confesser ta loi jusqu'en leur agonie,
Et donne aux survivants, — s'il en est au retour, —
La sainte ambition de les venger un jour !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE BRISSON, AVENTURIERS PROTESTANTS.

PREMIER AVENTURIER, tenant la comtesse par un bras.

C'est moi, d'abord !...

DEUXIÈME AVENTURIER, tirant de son côté.

C'est moi !...

PREMIER AVENTURIER, s'adressant aux chefs, qui se sont relevés et regardent avec étonnement la comtesse échevelée.

Jugez-nous !...

DEUXIÈME AVENTURIER, avec fureur.

Sur mon âme,

Tu mens !

PREMIER AVENTURIER.

Prends le carrosse et laisse-moi la femme.

LA COMTESSE, aux chefs.

A mon secours, messieurs !...

POLTROT, regardant l'aventurier en face.

Veux-tu garder ta peau ?

DEUXIÈME AVENTURIER, l'interrompant, avec insolence.

Moi ?

POLTROT, le prenant au collet.

Toi !...

Le faisant plier sur les genoux.

Demande grâce !...

Lui enlevant sa coiffure de la main gauche.

En ôtant ton chapeau !

Ou je te fais entrer, tout droit, sans autre enquête,
La discipline avec vingt balles dans la tête !

Aux aventuriers abasourdis, d'une voix tonnante.

Sortez !

Tous sortent en silence.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins LES AVENTURIERS.

LA COMTESSE.

Merci, messieurs, car sans votre secours...

LA RENAUDIE, s'avançant, avec courtoisie.

Peut-on savoir, au moins, quel étrange concours...

LA COMTESSE, l'interrompant.

J'allais tout près d'ici, messieurs, — dans une terre, —
Tout à coup, sur la route obscure et solitaire,
Des soldats, — ou plutôt — des brigands forcenés...
Ma voiture au pillage... et mes gens bâillonnés...

Et moi-même, malgré le titre que je porte...
Parmi les hurlements, traînée à demi morte,
Sans toucher ces bandits que j'implore à genoux !...
Dieu permet, à la fin, qu'on me conduise à vous...
Merci !... je suis sauvée !... et je me sens renaître !...
Le comte de Brisson saura le reconnaître !

POLTROT, stupéfait.

Le comte de Brisson ?

LA COMTESSE, appuyant avec confiance.

Mon mari !...

CASTELNAU.

Par la mort !
Vous êtes fou, Poltrot !...

Montrant la porte de sortie.

Ces drôles n'ont pas tort.

LA COMTESSE, interdite.

Grand Dieu !

CASTELNAU, montrant la comtesse.

Sa liberté compromettrait la nôtre !...

POLTROT, à la comtesse, d'une voix sourde.

Il valait mieux pour vous être femme d'un autre,
Car je tiens ce nom-là, que vous avez donné,
Pour le plus méprisable et le plus condamné !

LA COMTESSE, éperdue.

Où suis-je ?...

POLTROT.

Chez des gens qui ne pardonnent guère,
Et veillent, dans la nuit, sous le harnais de guerre,

Pour punir ces valets sans vergogne et sans foi
Qui, dans leur lâche intrigue, emprisonnent le roi !

LA COMTESSE.

Ciel !

CASTELNAU, s'avançant.

Il faut, avant tout, la garder comme otage.

LA COMTESSE, allant à lui.

Que vous a fait le comte ?...

CASTELNAU.

Il tient mon héritage.

LA COMTESSE.

Le comte !

LAVIGNE, s'avançant.

Il a conduit mes frères au bûcher.

LA COMTESSE.

Lui !

LA RENAUDIE, haussant les épaules.

Contre les Valois on le verrait marcher,
Si c'était, par hasard, la volonté du maître.

LA COMTESSE, d'une voix haletante.

Comment ?...

POLTROT, avec force.

Contre Dieu même on l'a bien vu se mettre,
Puisqu'en ces jours de sang, où l'on chasse au chrétien,
Le duc est un veneur dont cet homme est le chien !

TOUS, entourent la comtesse.

Gardons-la !... gardons-la !

LA COMTESSE, tordant ses mains.

Grâce !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CONDÉ, GONNELIN, très-sévère d'extérieur.

CONDÉ.

Il entre avec son confident, sans avoir été entendu, dans l'animation où sont les chefs, et il s'avance jusqu'à la comtesse.

Je vous l'accorde !...

LAVIGNE.

Petit-Charles !

Tous saluent.

GONNELIN, courant après le prince, comme pour le rattraper, et à part, avec une componction piteuse.

Bone Deus !... Miséricorde !...

CONDÉ, à part, très-absorbé.

Qu'elle est belle !...

POLTROT, bas à Condé.

Mon prince, écoutez jusqu'au bout.
La femme de Brisson !...

CONDÉ, brusquement.

Une femme après tout !
Ah ! monsieur, permettez !... Est-ce ainsi qu'on en use ?

Bas à Gonnelin, lui montrant la comtesse.

Qu'en dis-tu, Gonnelin ?...

GONNELIN, baissant les yeux.

Monsieur, je me récuse,
Ayant fermé la porte aux appétits charnels.

CONDÉ, bas à Gonnelin, en pouffant de rire.

Quitte donc un moment tes grands airs solennels.

GONNELIN, bas à Condé.

Mais songez donc vous-même avec quels gens vous êtes!

CONDÉ, bas à Gonnelin.

J'y songe, foi de prince!... avec des gens fort bêtes,
Puisqu'ils n'ont rien compris à ce regard charmant.

GONNELIN, bas.

Eh bien! fâchez-les tous, je m'en moque vraiment,
Et ne m'amuse pas plus que vous, Dieu m'écrase!
A ces contorsions de cuistres en extase...
Mais vous deviez, je crois, plus ferme en vos desseins,
Hurlant avec les loups, chanter avec les saints.

CONDÉ, lui tournant le dos.

Parbleu! chante à ma place; on t'a pris pour tout faire.

Aux chefs protestants, leur montrant Gonnelin.

Je consultais, messieurs, avec mon secrétaire,
Sur les difficultés d'un tel événement...

Serrant la main de La Renaudie et lui montrant la comtesse.

Pardon, je suis à vous; qu'on nous laisse un moment;
La chose est sérieuse... et je veux par moi-même...

POLTROT, qui a entendu, à part.

Je serai là!

Tous sortent lentement.

GONNELIN, les yeux au ciel, à demi-voix, près de l'oreille de Condé.

Seigneur, en ce péril extrême,
Préservez sa vertu des piéges du malin!

Condé, sans se retourner, lui tire l'oreille.

Et donnez la constance au martyr Gonnelin!...

Il se retire avec un maintien des plus graves, puis se retournant, à part, au moment de sortir.

Israël est en deuil!...

Il sort. Poltrot montre sa tête attentive derrière une fenêtre basse entr'ouverte.

SCÈNE X.

CONDÉ, LA COMTESSE DE BRISSON.

CONDÉ, saluant avec respect.

Pardonnez-leur, madame,
Une mesure aveugle, un zèle que je blâme!
Vous êtes libre!...

LA COMTESSE, le regardant.

Moi?.., Mais qui donc êtes-vous,
Pour qu'un de vos regards les fasse plier tous?

CONDÉ.

Je suis un peu le chef... et j'ai quelque puissance.

LA COMTESSE.

Vous, avec ces gens-là sous votre obéissance?...

CONDÉ.

Madame, il est heureux, j'ose le soutenir,
Que ces gens, quels qu'ils soient, aient pu s'en souvenir,
Et que, trop peu touchés de votre éclat céleste,
Ils aient tous muselé leur colère à mon geste!
Même, en sondant mon cœur, je suis presque tenté
De donner quelque éloge à leur brutalité,

Puisque, fatalement, j'aurais perdu sans elle
L'unique occasion de vous montrer mon zèle!

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, quittez-les, vous n'êtes pas comme eux!

CONDÉ, souriant.

Vous croyez?...

LA COMTESSE, avec force.

J'en réponds!...

CONDÉ, à part.

Oh! ces yeux! ces beaux yeux!
Voilà mon pauvre cœur pris de la bonne sorte!...

LA COMTESSE.

De misérables fous!...

CONDÉ, souriant.

L'expression est forte!

LA COMTESSE, avec indignation.

Marcher contre le roi!...

CONDÉ.

Vous dites?...

LA COMTESSE.

L'assiéger!...

CONDÉ, vivement ému.

D'où tenez-vous cela? Comment peut-on juger?...

LA COMTESSE, avec autorité.

Prenez garde, monsieur!

CONDÉ.

Moi?...

LA COMTESSE, les yeux au ciel.

Je fais mal, sans doute,
Mais.... la reconnaissance...

CONDÉ, inquiet.

Achevez donc... j'écoute...

LA COMTESSE, à demi-voix.

On sait tout!...

CONDÉ, après un silence, et d'un ton dégagé.

Sous un règne aussi désordonné,
Un complot, chaque jour, peut être soupçonné!

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'on sait tout : le lieu, le jour et l'heure...

CONDÉ, à part.

Par la tête et le sang!... serait-ce point un leurre?

La regardant de côté.

Non... la vérité parle en ces grands yeux si doux...

LA COMTESSE, allant à lui.

Tenez! s'il en est temps encor, sauvez-les tous!...
Car je vous en préviens, et c'est pour cette cause
Que le comte, aujourd'hui, m'éloigne, je suppose.
Le pistolet au poing, on vous attend là-bas.
Et vous allez trouver, monsieur, devant vos pas,
Au lieu de Blois, la ville ancienne et mal fermée,
Amboise!...

CONDÉ, à part.

Diable!...

LA COMTESSE.

Au lieu de la cour, une armée!...

CONDÉ, après un moment de stupeur, secouant, du geste, toute hésitation.

Eh bien! bataille alors!... On va se divertir!
Derrière un mur, prudent, le duc peut se blottir,
Je passerai, madame!... un homme de ma sorte
Ne fait pas un détour, parce qu'on tient la porte.

Avec une exaltation croissante.

Nous! des séditieux! On nous accuse à tort!
Qu'importent les moyens!... Sauver le roi d'abord!

La comtesse le regarde avec étonnement.

Le sauver des voleurs, des méchants et des traîtres!
Nous sommes ses sujets, les autres sont ses maîtres;
Et, la besogne faite, on nous verra, demain,
Tomber à ses genoux, l'arquebuse à la main.

LA COMTESSE, tristement.

J'espérais vous convaincre!...

CONDÉ.

Impossible!... impossible!...
Je ne m'appartiens plus, l'honneur est inflexible.
Adieu!...

S'approchant d'elle.

Mais, d'autre part, j'ose attendre de vous...
Car vous tenez en main notre existence à tous...
Qu'un silence absolu...

LA COMTESSE.

Monsieur, pouvez-vous croire?...

CONDÉ.

Non! je ne doute pas... Je le dis à ma gloire;

Avec la voix d'un ange on ne sait pas mentir...
Et je sens, à cette heure où vous allez partir,
Que j'emporte à jamais, pour la vie ou la tombe,
Le doux rayonnement de vos yeux de colombe...

LA COMTESSE, très-émue.

Ciel!...

CONDÉ.

Si moi-même un jour, comme vous, cette nuit,
Dans quelque grand danger le hasard me conduit;
Si de votre secours mon destin peut dépendre,
Si je vous jette un cri... daignerez-vous m'entendre?
Puis-je espérer du moins qu'on verra dans vos yeux
Pour le pauvre inconnu des pleurs silencieux?...

LA COMTESSE, d'une voix tremblante.

Dieu... permettra... sans doute...

CONDÉ.

Un mot!... un seul à dire!

LA COMTESSE.

Que... je le puisse...

CONDÉ.

Eh bien?...

LA COMTESSE, très-bas.

Comme je le désire!...

CONDÉ, lui baisant la main.

Merci!...

Regardant aux hautes fenêtres grillées.

Partez, madame, avant le petit jour...
Mais rebroussez chemin du côté de la cour...

Souriant.

Les champs, derrière nous, sont, comme aux temps épiques,
Couverts d'une moisson de lances et de piques...
Et je ne serai pas au coin de chaque bois,
Pour sauver tant de grâce une seconde fois!

LA COMTESSE, à part.

Quelle force m'enchaîne... et d'où vient que j'envie
Plus la mort avec lui... qu'avec d'autres la vie!...

CONDÉ, s'approchant d'elle.

O blanc rayon d'espoir dans mon ombre jeté,
Dernier ciel entrevu, dernier songe emporté!

LA COMTESSE, à part.

Hélas!...

Lui tendant la main.

Merci, monsieur!...

SCÈNE XI.

POLTROT DE MÉRÉ, seul.

C'est un mensonge infâme!...
La révélation dont parle cette femme
Convient aux courtisans vendus et débauchés.
Nul n'a failli, de ceux que le souffle a touchés!...
La fourbe, autour de lui faisant un double siége,
Par l'amour et l'effroi l'attirait dans son piége...
Et j'écoutais, dans l'ombre, avec ma tête en feu,
De quel côté cet homme allait trahir son Dieu.
Ah! puisqu'en ce conflit, d'où notre droit va naître,
L'impénétrable ciel nous donne un fou pour maître,

Par un choc furieux hâtons-nous d'éviter
L'irréparable coup qu'elle nous veut porter !

SCÈNE XII.

POLTROT, CONDÉ, GONNELIN, LA RENAUDIE, LAVIGNE, CASTELNAU, Conjurés.

CONDÉ, précédant les chefs et accompagné de Gonnelin.

Vous avez tort, messieurs, d'accuser cette belle...
Bénissez-la, plutôt... nous étions pris, sans elle ;
Notre affaire est connue ; il faudra tout changer.

CASTELNAU, atterré.

Comment ?

CONDÉ, haussant les épaules.

Quelque faux frere, à l'honneur étranger !

POLTROT, l'interrompant, de loin.

La femme de Brisson est d'une coterie
A ne point rester court en fait d'effronterie.

CONDÉ.

Poltrot, communément, dans les lieux où je vais,
Quand je dis quelque chose, on ne doute jamais.

POLTROT, avec une respectueuse énergie.

Mais, prince, cette fois... on vous trompe vous-même...
Nous sommes tous ici pour le combat suprême,
Seuls nous avons le mot !... pas un autre ici-bas...

CASTELNAU, l'interrompant.

C'est juste.

POLTROT, à Condé.

Expliquez-nous comment... je ne sais pas..

LA RENAUDIE.

Moi, je le sais!...

POLTROT, atterré.

Grand Dieu!...

LA RENAUDIE.

J'en prends sur moi la faute.

Tous le regardant.

Un lâche, en qui j'ai cru, mon vieil ami, mon hôte,
Quand je dormais chez lui sous la foi du serment,
Pour quelques écus d'or m'a vendu bassement!...

CASTELNAU.

Je m'explique, à la fin, son attitude sombre!

CONDÉ, à La Renaudie.

Jour de Dieu!... vous gardiez un tel secret dans l'ombre?

LA RENAUDIE.

Je l'aurais, à vous seul, révélé cette nuit.

CONDÉ.

Pourquoi cela, monsieur?

LA RENAUDIE, froidement.

Pour éviter le bruit;
Tout ira bien, malgré cette alerte assez forte;
Car, tandis que l'on croit notre espérance morte,
Et que le duc, hier, de ma fuite averti,
Me sachant prévenu, me juge anéanti...
Mon cœur, dont rien n'émeut la froide expérience,
Dans leur sécurité puise sa confiance;

Et, fort peu soucieux d'Amboise et de sa tour,
J'irai les assaillir, sans reculer d'un jour.

CONDÉ.

Vous n'irez pas, monsieur, nous irons, je vous prie!

LA RENAUDIE.

Tout risquer, d'un seul coup, dans cette loterie!...
Jamais!... réservez-vous pour de plus grands combats!...

CONDÉ.

Le prince de Condé ne se réserve pas!

LA RENAUDIE, avec feu.

Nous savons tous, ici, quel est votre courage!

CONDÉ.

S'il est si bien jugé, d'où vient donc qu'on l'outrage?
Ce combat où, tout seul, vous prétendez courir,
Est assez grand pour moi, puisqu'on y peut mourir.
Vous connaissez mon but : sauver le roi de France!
Punir ces étrangers dont l'orgueil nous offense,
Assurer notre foi... rien de plus, rien de moins!
J'en prends, ici, la terre et le ciel à témoins.
Même fortune à ceux qu'un même objet rassemble.
Ou différons l'attaque, ou marchons tous ensemble.

GONNELIN, à part, avec admiration.

Il a beau barboter dans la mare aux amours,
Ce diable de Condé se rattrape toujours!

LA RENAUDIE, avec force.

Si j'avais pu douter du parti qu'il faut prendre,
J'en serais sûr, après ce que je viens d'entendre ;
Car, cette offre d'un sang dont vous faites mépris

Plus hautement encor nous en montre le prix.
Non, nous ne voulons pas, nous autres, qui ne sommes
Que soldats sans naissance ou pauvres gentilshommes,
Exposer au hasard du premier rendez-vous
Celui dont le nom seul est un drapeau pour nous,
Et qui, par son éclat, même aux yeux du vulgaire,
Donne au complot douteux une couleur de guerre!
Planez, prince, au-dessus de ce tourbillon noir,
Comme le dernier astre et le dernier espoir!...
Nous perdus, vous restez; vous parti, rien ne reste!...

CONDÉ, avec un éclat de rire.

Combattre, en effigie, à la voûte céleste!...
Monsieur, dans ma famille on a cela de beau,
De ne croiser ses bras qu'au fond de son tombeau.

LA RENAUDIE, vivement.

Vous ne croiserez point vos deux bras l'un sur l'autre.
Nous aurons notre affaire et vous aurez la vôtre...
Prince! pour couper court à tout soupçon fatal,
Pour nous servir, demain, mieux encor qu'à cheval,
Rendez-vous à la cour... mais avec une escorte...

CONDÉ, reculant d'un pas.

Moi?

LA RENAUDIE, baissant la voix.

Tandis qu'au dehors nous forcerons la porte,
Vos gens seront d'avance installés dans les murs...
On fait plus d'une chose avec cent hommes sûrs!...
Vous seul pouvez ainsi pénétrer dans la place!
Nul de nous...

CONDÉ, avec hauteur.

Mais, messieurs, je trouve qu'on m'enlace,
Et qu'on veut un peu trop borner mon horizon...

LA RENAUDIE, insistant avec respect.

Prince !...

POLTROT, d'une voix épouvantée.

Taisez-vous tous... Son Altesse a raison !...
Je sens là, dans mon cœur, comme un mauvais présage...

Montrant la porte de sortie.

Cette femme, à la cour, connaîtra son visage !

CONDÉ, à part.

Vrai Dieu ! ce danger-là n'est pas sans agrément !
Je la verrais !

GONNELIN, à part, regardant Poltrot.

Le sot !... C'était bien le moment
De réveiller l'amour et toute sa séquelle !...

CONDÉ, souriant.

Si mon séjour, là-bas, n'avait d'obstacle qu'elle,
Sûr de la noble enfant dont j'ai pressé la main,
Je n'hésiterais guère à m'y rendre demain.

POLTROT.

Aux chefs, avec inquiétude.

Ne permettez jamais !

CONDÉ, à Poltrot, jouant une extrême inquiétude.

Quel danger ?...

POLTROT.

Sur mon âme !
Je crois tout, je crains tout, d'une pareille femme.

Et le péril d'un siége est moins digne d'effroi,
Que ce retour fatal dans le palais du roi!...

CONDÉ.

C'est différent alors, la cour change de face?...

Aux autres chefs.

Du moment qu'un danger sérieux m'y menace...

POLTROT, courant au prince et appuyant.

Sérieux et certain!...

CONDÉ, ouvrant les bras.

Moi qui suis un soldat,
Je peux, sans déshonneur, accepter le mandat.

POLTROT.

Qu'entends-je?

CONDÉ, d'un air dégagé.

Mort pour mort, puisque ma part est faite,
Dans la gueule du loup je mets gaîment ma tête.
Et peu m'importe, au fond, quand j'expose mon sein,
Si c'est au fer d'un reître ou bien d'un assassin!...

Aux autres conjurés.

Vous savez tous déjà quel rôle je préfère...
Mais c'est un sacrifice... et je veux bien le faire.
Point de remercîments!... je n'en veux point avoir!
Chacun doit s'immoler!... A bientôt!... au revoir!...

Retirant son chapeau.

Séparons-nous, messieurs; et de l'exactitude!...
Car pour vous et pour moi la tâche sera rude.

Il salue de nouveau et se dirige vers le fond, suivi de Gonnelin.

GONNELIN, à part.

Voilà ce qui s'appelle accorder congrûment
Aux flûtes de l'honneur celles du sentiment!

Tous sortent en silence à la suite de Condé, à l'exception de Poltrot de Méré, qui est resté immobile et comme foudroyé depuis la résolution du prince.

SCÈNE XIII.

POLTROT DE MÉRÉ, seul.

O vertige!... il fallait, sourd à toute prière,
La broyer dans mes mains, l'écraser sur la terre ;
Car ce fou, désormais, en ses lacs enfermé,
Se perd s'il est trahi!... nous perd s'il est aimé!
Bien qu'il n'ait sou ni maille et garde l'espérance
De pêcher la couronne aux troubles de la France,
Il est homme à quitter, pour un œil noir ou bleu,
La cause de la terre... et la cause de Dieu!...
Ah! si son nom pour nous était moins nécessaire!...
Mais je dois le sauver malgré lui!...

Cherchant, avec anxiété.

Comment faire?...
Quelque billet perdu... quelque avertissement...
Prévenir le mari... sans désigner l'amant...
Que la cour n'est pas bonne à l'honneur de sa femme...
Pour peu qu'il soit jaloux, il enverra la dame,
Avec duègne, espions et tout ce qui s'ensuit,
Rêver dans quelque terre aux accidents de nuit,

Loin du bel amoureux qui croit entrer en danse!...
C'est cela, tout de suite, à l'œuvre!... ô Providence
Qui m'eût dit, ce matin, que, de cette façon,
Je veillerais moi-même à l'honneur de Brisson!...

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Au château d'Amboise. — Grande salle royale. — C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONDÉ, GONNELIN.

CONDÉ, arrivant impétueusement, suivi de Gonnelin.

C'est passer toute borne, ou le diable m'emporte!
Non content d'arrêter mes hommes à la porte,
Et de ne me laisser, à moi, prince du sang,
Que cinq ou six valets qu'on désarme en passant ;
Le roi, pour qui je viens, se dérobe à ma vue,
Le duc a sur les bras mainte affaire imprévue,
Et voilà, ce matin, pour un salut banal,
Trois heures de séance au lit du cardinal,
Sans qu'un des assistants... la chose est manifeste...
M'ose plus aborder que si j'avais la peste,
De façon que ma langue, après trois jours et quart,
Serait meuble inutile à jeter au rancart,
Si je n'avais pas eu la fortune éphémère
D'échanger quelques mots avec la reine mère!

GONNELIN, s'inclinant avec gravité.

Vous avez dans l'esprit, pardonnez ce discours,
Un fond d'étonnement... qui m'étonne toujours.

CONDÉ, brusquement.

Qu'entends-tu par ces mots?

GONNELIN.

Rien! Vous pouvez m'en croire.

Secouant gravement la tête.

Un chapitre épineux, si j'écris votre histoire.

CONDÉ, frappant du pied.

Corbleu!... La Renaudie, avec ses grands éclats,
M'a mis dans le plus sot de tous les mauvais pas.
Seul, éloigné des miens, quand on se bat, peut-être!...

GONNELIN, avec finesse.

Êtes-vous assuré que c'est lui?...

CONDÉ, lui tirant l'oreille.

Tais-toi, traître!

GONNELIN.

Pardon!

CONDÉ, après un temps, d'un ton rêveur.

Si seulement la comtesse était là!...
Si sa parole aimée...

GONNELIN, à demi-voix.

Enfin, nous y voilà!...

CONDÉ, lui frappant sur l'épaule.

Vois-tu, cher Gonnelin, les grands yeux de la belle,
Quand, dans l'aventurier... dans le bandit rebelle,

Dans ce rôdeur de nuit, par les bois attardé,
Elle reconnaîtra le prince de Condé !...
Mais le guignon me suit... personne ne se montre...

GONNELIN.

Je tiens peu, pour ma part, à faire sa rencontre.
A moins que la charmante, ainsi que je le croi,
D'après l'accueil flatteur dont vous comble le roi,
N'ait égayé la cour avec votre art de feindre...
Auquel cas, en effet, on n'a plus rien à craindre.

CONDÉ, d'un ton de reproche.

Te voilà comme eux tous!

GONNELIN.

Et j'en rends grâce à Dieu!
Aucun autre mortel n'eût accepté le jeu.
Il fallait un Condé pour cette étourderie.

CONDÉ, se redressant.

Mais, je l'espère bien!... A quoi bon, je te prie,
Porter, après le roi, le plus grand nom connu,
Si c'est pour raisonner comme un premier venu?...
Au pays de l'honneur, — il faut qu'on te le dise, —
Prudence est un vieux pont qui mène à couardise,
Et j'aime cent fois mieux, si mon ange est trompeur,
Subir sa trahison... que d'en avoir eu peur!

GONNELIN.

Je me demande alors la raison... solennelle
Qui vous a fait cacher vos titres à la belle;
Car il est à penser qu'un pareil argument
Aurait induit sa bouche à quelque aveu charmant.

CONDÉ, un temps, haussant les épaules.

Mon pauvre Gonnelin, ton peu de sens m'irrite.
Être prince et se faire adorer... beau mérite!
Partager sa conquête... avec tous ses aïeux!
Vaincre... à force d'azur... c'est trop fastidieux!
Mais parle-moi d'un feu né sous de tels augures;
La nuit, un vieux château dans les bois, des figures
Sombres... des cris confus, des menaces de mort;
Et quand elle palpite en son dernier effort,
Que tout semble perdu, qu'elle est tremblante et blême...
Tout à coup, tel qu'un Dieu qui tombe du ciel même,
Le chef au long manteau, l'inconnu!... le sauveur!...
Voilà ce qui vous a, mon cher, une saveur
A vous faire oublier, comme Amour le demande,
La fade émotion des ardeurs de commande!

GONNELIN, riant.

Vous êtes prince encore... et prince renforcé,
Vous qui d'un seul regard croyez son cœur blessé,
Tandis que cette absence avertit du contraire!

CONDÉ, haussant les épaules.

Sait-elle que c'est moi?... Peut-elle se soustraire
A son vieux Ménélas qui la tient en prison?...
On l'enferme aux verrous!...

GONNELIN, gravement.

Dame! on a bien raison!...

Il s'écarte derrière Condé, en apercevant la reine mère.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE DE MÉDICIS, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

CATHERINE, elle quitte la duchesse et va vivement vers Condé, qui s'incline.

A-t-on revu le duc?... sait-on quelque nouvelle?

CONDÉ.

On me retournerait, madame, la cervelle,
Qu'en fait de nouveautés le plus adroit larron
N'en trouverait pas plein l'oreille d'un ciron!
C'est le harem, ici!... le long des couloirs sombres,
Des muets, nuit et jour, glissent comme des ombres!
Et, quant à ce beau duc, de tant d'honneurs pourvu,
Avant de le revoir il faudrait l'avoir vu.

LA DUCHESSE, à Catherine.

Voilà cette union dont vous étiez avide!

CATHERINE, à Condé.

Comment! personne encore?...

CONDÉ.

Personne!... un désert vide!...
A rêver le bonheur de vivre avec les loups!...
Après un grand soupir.
Les temps sont loin, madame, où, d'un regard jaloux,
L'Europe contemplait, dans la clarté sereine,
L'escadron des beautés dont vous étiez la reine.
De ce morne palais, — geôle et tombeau du roi, —

La jeunesse est partie avec un cri d'effroi ;
Et des vents qui passaient ont éteint jusqu'au faîte
L'illumination de tous ces yeux en fête.

CATHERINE, d'un ton impatient.

Est-ce nous, est-ce nous qu'il en faut accuser?
Que les esprits, d'abord, tâchent de s'apaiser...
Un jour nous suffira pour sortir de l'ornière.
C'est ce que je disais, la semaine dernière,
Au comte de Brisson qui se plaignait aussi...

CONDÉ, l'interrompant, à l'étourdie.

J'espérais, pour le moins, trouver sa femme ici.

CATHERINE, très-surprise.

Madame de Brisson?... la nouvelle venue?...
Nul ne l'a présentée... on ne l'a jamais vue.
Vous la connaissez donc?

CONDÉ, vivement.

Moi, bon Dieu?... Pas du tout.
Seulement... on soutient... des personnes de goût
Affirment... C'est, je crois, sa grâce naturelle.

CATHERINE.

Eh bien! vous en savez plus long que moi sur elle.

Souriant.

Une chose, pourtant, que vous ne savez point,
C'est qu'à part sa beauté — je vous cède ce point —
Car, vu les qualités que chacun lui confère,
J'ai peur de m'attirer sur les bras quelque affaire!...

CONDÉ, riant.

On n'en est pas encor, madame, à s'emporter...

CATHERINE.

A part, dis-je, un éclat dont je n'ose douter...
Elle est d'un vrai roman l'héroïne authentique.

Geste de Condé.

Prise à deux pas de Blois, dans un piége... hérétique,
Elle ne doit sa vie, — ou du moins on le dit, —
Qu'à l'attendrissement du plus affreux bandit.

GONNELIN, *bas à Condé avec une commisération ironique.*

Du courage!...

CONDÉ, *étourdiment.*

Elle a dit cela?

CATHERINE, *le regardant avec étonnement.*

Si ce n'est elle,
Ses gens l'ont raconté. — C'est une bagatelle!
Bref, ce bandit affreux...

GONNELIN, *bas au prince qui fait involontairement un geste d'impatience.*

Du courage toujours!...

CONDÉ, *à Catherine.*

Vous conviendrez, madame, en dépit des discours,
Que « cet affreux bandit » sait son monde, après boire!

Catherine l'observe.

Et... quant à son physique... il est permis de croire
Que la commotion... la nuit... l'égarement...
Ont pu pousser la dame à quelque jugement...

GONNELIN, *bas à Condé, avec inquiétude.*

Prenez garde!...

CONDÉ, *hésitant.*

Erroné!...

CATHERINE, à part, ayant saisi le geste de Gonnelin et le trouble du prince.

Par ma sainte patronne!...
Lui! dans ce coup de main, l'histoire serait bonne!...

Haut, avec bonhomie.

S'il faut pareillement un bandit plein d'appas,
J'y consens volontiers, ne vous échauffez pas, —
Elle est belle, il est beau, — phénomène et prodige!

CONDÉ, vexé intérieurement.

Peu m'importe, après tout!...

CATHERINE, bas à la duchesse.

C'est lui!... c'est lui! te dis-je!
Et je tiens mon oiseau par la patte lié!...

A part, revenant vers le prince.

Le fait serait piquant, s'il était publié!

CONDÉ, avec indifférence.

Nous pouvons, désormais, laisser là cette femme.

CATHERINE, comme très-surprise.

Tant d'admiration tout à l'heure!...

CONDÉ, légèrement.

Oh! madame,
La curiosité, — le désir du nouveau, —
Un grand besoin de voir quelque chose de beau...

CATHERINE, souriant et s'inclinant.

Très-galant!...

CONDÉ.

Permettez!..

CATHERINE.

Vous l'avez bien dit, prince,

A la duchesse de Montpensier.

Son Altesse se rouille à courir la province.

CONDÉ, s'inclinant.

On ne regarde pas, en face, le soleil.

CATHERINE, secouant la tête.

Bon!... bon!... Je sais le prix d'un compliment pareil...
Aussi, vous préférez sagement les étoiles!

CONDÉ.

Madame, sur l'honneur...

CATHERINE, souriant toujours.

J'écarterai les voiles
Qui font à cette cour un firmament trop noir;
Plus d'un astre y poindra... de ceux qu'on aime à voir,
Entre autres...

CONDÉ

Quand cela?

CATHERINE, à la duchesse.

Jugez l'impatience!

Geste de dénégation du prince.

Quand cela? mais demain, j'en ai la confiance,
Pourvu qu'un sort heureux nous prête son appui.

Avec plus de force.

Mais aujourd'hui, peut-être!

Bas à la duchesse.

Il la faut aujourd'hui!
Chez Brisson!... comprends-tu?... ne reviens pas sans elle!
Et, si le drôle hésite à présenter la belle,

Dis-lui qu'un tel retard a lieu de m'étonner,
Et que je prie encor, — quand je peux ordonner.

PREMIER HUISSIER, du dehors.

Le roi!

CATHERINE, à la duchesse qui va partir.

J'attends ici.

DEUXIÈME HUISSIER, du dehors

Le roi!

GONNELIN, à part, grelottant.

J'ai froid dans l'âme!

La duchesse sort à gauche, par les appartements de la reine mère.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS II, MARIE STUART, LE DUC DE GUISE, BELLEAU, poëte, CHAVIGNY et MONTESQUIOU, capitaines des gardes, DAMES, SEIGNEURS, UN HUISSIER.

TROISIÈME HUISSIER, ouvrant la porte de droite à deux battants.

Le roi!

Chavigny et Montesquiou se placent intérieurement des deux côtés de la porte.

FRANÇOIS II. Il s'avance vers sa mère, pâle, faible et tout chancelant; il est suivi de Marie Stuart dont deux dames portent le manteau long. Derrière elle, le duc de Guise, courtisans, seigneurs.

Tout est fini, nous triomphons, madame!

Avec un geste du pied.

Nous avons écrasé l'hydre des factions!

Et, quittant en sursaut la couche où nous étions,
Nous venons vous offrir moitié de notre joie.

CATHERINE, jouant la plus grande émotion.

Sire, on ne vivait plus... C'est Dieu qui vous envoie !..
Merci !

FRANÇOIS II, à l'adresse de Condé qu'il affecte de ne pas voir.

La reine et moi n'avons jamais douté
Des sentiments profonds de Votre Majesté.

MARIE.

Notre cause est la vôtre en ce péril extrême.

CATHERINE, baissant un peu la voix.

Tous ceux de votre sang, mon fils, pensent de même.
Au sortir d'un complot qui mit le trône en jeu,
Nous ne sommes pas seule à remercier Dieu.
Et quand d'un tel éclat votre nom se décore,

Montrant Condé.

Un autre, près de nous, s'en réjouit encore...
Bien qu'affligé, peut-être, en songeant que sa voix
Peut monter jusqu'à vous pour la première fois.

FRANÇOIS, feignant l'étonnement.

Notre très-cher cousin !.. lui, dans notre demeure !
C'est de la loyauté.... quoiqu'à la dernière heure.

CONDÉ, s'inclinant.

Sire !...

FRANÇOIS II.

Pardon ! c'est vrai !.. nous avions oublié !

Se retournant vers Catherine.

Le prince est, au contraire, un fidèle allié,

Il amenait ses gens pour nous prêter main-forte.
On les a, — par malheur, — arrêtés à la porte...
Ce qui nous a privé d'un notable secours.
Quant aux réceptions... durant ces derniers jour :

Prenant la main de Marie Stuart.

Fût-il, chez nous, dans l'ombre, entré par escalades
Notre très-cher cousin nous eût trouvés malade
Tant les émotions de ce terrible mois
Ont sur la reine et nous pesé de tout leur poids.

CONDÉ, *saluant Marie Stuart.*

A la fraîcheur du lis, on bénirait l'orage !

FRANÇOIS II, *souriant et regardan Mar*

Toutes ces fleurs d'Écosse ont assez de courage !
— Nous nous sentons nous-même alerte, ingambe et sain.

Regardant le duc de Guise.

Vrai Dieu !.. notre bel oncle est un grand médecin !

BELLEAU, *à demi-voix.*

Chirurgien plutôt, dans la crise courante...

FRANÇOIS II, *se retournant.*

Bien rencontré, Belleau ! — Nous doublons votre rente !

Belleau s'incline.

— Oui, l'opération s'est faite galamment.

Se retournant vers le duc de Guise.

Et vous voudrez bien, duc, en deux mots seulement,
Dût votre modestie en être à la torture,
Pour notre amé cousin retracer l'aventure ;
Qu'il en ait, pour le moins, la consolation,
Lui, qu'un destin jaloux priva de l'action !

A Condé.

Approchez, beau cousin.

GONNELIN, à part.

Hum! la sellette est rude!..

Condé s'assied à la droite du roi; Marie Stuart à gauche, avec la reine mère et ses dames. Debout, devant le roi, le duc de Guise; derrière lui le groupe de seigneurs et courtisans.

LE DUC, s'inclinant devant le roi et se tournant vers le prince.

Mon Dieu!.. j'ai fait cesser leur musique au prélude.

Haussant les épaules.

Peu de chose... un bon plan!.. quelques combinaisons.

FRANÇOIS II.

Appuyez, s'il vous plaît! Le prince a ses raisons
D'aimer, comme soldat, les détails!

LE DUC, comme malgré lui.

Des misères!
— Nemours a pris Raunai, Brisson a pris Mazères,
Castelnau s'est rendu, Lavigne est au secret,
Quant à La Renaudie, appelé Laforest...

FRANÇOIS II, à Condé.

Le connaissez-vous? Non, cela ne peut pas être!..
Mais nous autres, les rois, nous devons tout connaître,
Or, avant que d'entrer dans les élus de Dieu,
Ce bon La Renaudie était faussaire un peu.

Au duc de Guise.

Il est mort, n'est-ce pas?

LE DUC, froidement.

Mort d'un coup d'arquebuse.

FRANÇOIS II.

Continuez.

LE DUC, s'inclinant.

C'est tout.

FRANÇOIS II.

Non, pas tout; on s'abuse.

Au premier capitaine des gardes.

Monsieur de Chavigny, nous croyons qu'il est temps;
Ouvrez cette fenêtre, ouvrez à deux battants.

Chavigny obéit à l'ordre.

Le prince de Condé, qui ne s'en doute guère,
Connaîtra d'un seul coup les chefs de cette guerre,
Car on peut les compter de notre appartement...
Collection complète... au moins pour le moment!..

Faisant passer Condé. Grand temps.

Que toute âme loyale en soit plus affermie!
— Penchez-vous, mon cousin.

CONDÉ, *après un rapide coup d'œil en bas, dans la cour, reculant malgré lui.*

Tous!... horreur!.. infamie!..

CATHERINE, *à part, regardant successivement la fenêtre et son fils.*

Quel rôle!... à cet enfant qu'ils appellent le roi!

LE DUC, *bas à François II, désignant Condé.*

Voyez, sire, il pâlit!

FRANÇOIS II, *haut à Condé.*

Vous pâlissez, je crois!

Tous les courtisans murmurent sourdement en regardant le prince.

CONDÉ, *se tournant vers eux, la tête haute.*

Qu'est-ce à dire, messieurs? Et pourquoi ces murmures?

Si vos cœurs sont glacés au froid de vos armures,
Le mien, moins fort, sans doute, ou meilleur de moitié,
Sait brûler de colère et battre de pitié,
Quand, au pays français, sous mes yeux, par centaines,
Je vois ces durs soldats et ces vieux capitaines,
Qui dans toute l'Europe ont suivi nos clairons,
Pendre honteusement au gibet des larrons!

FRANÇOIS II, interdit et d'une voix tremblante.

Officiers ou soldats, les uns comme les autres
Sont tous nos ennemis, — par conséquent les vôtres,
— Nous l'espérons, du moins, mon cousin de Condé.

CONDÉ, avec énergie, regardant le duc de Guise.

Je proclame rebelle et traître décidé,
Je tiens pour ennemi personnel, je le jure,
Quiconque, par la force ou bien par l'imposture,
De son propre intérêt se faisant une loi,
Cherche à circonvenir l'autorité du roi!

Grand silence.

— Or, moi, Louis premier, prince de Bourbon, comte
De la Marche, et d'un sang dont la source remonte
A de telles hauteurs, qu'à part Leurs Majestés
Nul n'a le droit, ici, d'aller à mes côtés,
Si quelqu'un parmi vous d'un seul doute m'effleure,
Je veux bien jusqu'à lui descendre pour une heure,
Et fort peu soucieux d'un tenant assorti,

Tirant un de ses gants.

Je lui jette ce gage... et dis qu'il a menti!

LE DUC, se tournant vers les seigneurs.

Et moi, François de Guise, oncle de votre reine,
Duc suzerain d'Elbeuf, prince aîné de Lorraine,

Lieutenant général du royaume, — et d'un sang
Dont le peuple français, dans maint péril pressant,
A connu la couleur encor mieux que la source,
Si quelqu'un d'entre vous veut tenir cette course,
Et l'épée à la main, sans pitié ni merci,
Prouver que Son Altesse

Il montre la fenêtre ouverte.

a mené ces gens-ci :
— Devant toute la cour, je déclare à cet homme,
Fût-il d'une humble race ou d'un lieu qu'on renomme,
Que dans un tel débat sur le terrain vidé
Je serai le second du prince de Condé !

Étonnement général.

MONTESQUIOU, *bas au duc de Guise.*

Comment ?...

LE DUC, *bas à Montesquiou.*

Il le faut bien... pas de preuve authentique !

FRANÇOIS II, *se levant.*

Restons-en là, messieurs, en bonne politique.

Bas, au duc de Guise.

C'est la première épreuve... on pourra tout savoir.
Ceux qui sont prisonniers parleront dès ce soir ;
Nous avons des moyens pour délier les langues :
La torture est parfois la tribune aux harangues.

Désignant Condé du regard.

Qu'on l'observe.

Haut, à toute la cour.

Il est bon en ce jour solennel
De jeter sur le peuple un regard paternel,

Et de prouver à tous nos craintes disparues
En nous montrant, nous-même, à cheval, dans les rues.

CATHERINE, montrant la porte de son appartement.

Sire! vous m'excusez... Ce trouble... ces éclats...

FRANÇOIS II.

Nous comprenons, ma mère, et nous n'insistons pas.

Il sort par le fond avec toute la cour; Catherine rentre chez elle.

SCÈNE IV.

CONDÉ, GONNELIN, POLTROT.

POLTROT, arrêtant le prince au moment où il va suivre le mouvement général.

Prince!...

CONDÉ, se retournant et le reconnaissant.

Vous!...

POLTROT, mettant un doigt sur sa bouche.

Pas un mot, votre perte est jurée.
Un de vos serviteurs m'a ménagé l'entrée.
Des chevaux, pour nous prendre, attendent sous les murs.

Geste dubitatif de Condé qui montre le palais.

La garde est ivre-morte, et les chemins sont sûrs,
Dans la sécurité dont leur esprit se flatte....

CONDÉ.

Fuir devant ces gens-là!...

POLTROT, bas.

Si quelque preuve éclate!...

GONNELIN effrayé, à Poltrot.

Partons!

POLTROT, à Gonnelin.

Restez plutôt...

CONDÉ, réclamant.

Lui tout seul!...

POLTROT.

En restant,
Monsieur donne au soupçon le retard d'un instant.

GONNELIN, avec stoïcisme.

C'est juste!

CONDÉ, à Gonnelin.

Écoute alors!... Cette femme... peut-être...
Tu vas la voir!...

POLTROT, cherchant à entraîner le prince.

Mais prince!

CONDÉ, à l'oreille de Gonnelin.

Un billet à remettre:

Poltrot écoute derrière eux.

Écris que l'inconnu court un danger de mort!...

Faisant un pas et revenant, toujours surveillé par Poltrot.

L'hôtel inhabité... dans le faubourg du Nord...
Demain soir...

GONNELIN, désespéré.

Vous ferez cette chose insensée,
Quand loin de ce palais votre route est tracée,
De venir à deux pas...

CONDÉ.

Plus un mot, demain soir...

Écris cela... je souffre trop... je veux la voir!
Je le veux!...

Il sort par la droite au fond.

POLTROT, à part.

Il suffit, je prends pour moi la peine
De lui rendre assez lourd le lien qui l'enchaîne.

Il sort... Gonnelin au moment de le suivre reconnaît madame de Brisson qui entre à droite.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, MADAME DE BRISSON, LE COMTE DE BRISSON.

BRISSON, à part.

Cette lettre d'hier qui lui défend la cour...
Cet ordre d'y paraître avant la fin du jour,
Oh! je sens sur mon cœur peser un doute énorme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, se tournant vers Brisson.

Comment, comte, il vous faut une ambassade en forme?
Et nous avons besoin de notre autorité
Pour prendre notre part d'une telle beauté?

BRISSON, embarrassé.

Madame!...

CATHERINE.

C'est fort mal. Vous nous eussiez fait croire
A quelque jeune horreur, bonne à montrer en foire;
Et l'on vous gronderait vertement, voyez-vous,
Si l'on pouvait gronder devant des yeux si doux.

BRISSON, balbutiant.

N'attribuez, madame, un retard qui vous blesse,
Qu'à son état d'angoisse et même de faiblesse...
Depuis cet accident sur la route de Blois...

CATHERINE.

Tout vous est pardonné...

Tendant sa main à la comtesse.

dès lors que je la vois!

LA COMTESSE, baisant la main de Catherine.

Majesté!...

CATHERINE, l'embrassant au front.

Chère enfant!

Au comte.

J'en ferai ma compagne.

BRISSON, avec terreur et respect.

Tant d'honneur!...

CATHERINE.

Craignez-vous que vieillesse se gagne?

BRISSON, protestant et levant les mains.

O ciel!

CATHERINE, souriant.

Un peu, je gage! Avouez-le sans fard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC DE GUISE

LE DUC, haletant, pâle, en désordre.

Parti!... parti!... madame, on nous prévient trop tard
Il est parti!...

CATHERINE, inquiète.

Qui donc?...

LE DUC

Le Prince.

CATHERINE, comme foudroyée.

Est-ce possible?

LE DUC.

Lui second, en plein jour, chose incompréhensible!

CATHERINE, avec une colère concentrée.

Ah! le beau résultat des systèmes de cour!
Tout à recommencer! Peut-être, avant un jour,
Les vaincus ralliés, la noblesse en alarmes,
Demandant un refuge au tumulte des armes...

Montrant la fenêtre.

Contre l'atrocité de cet exemple affreux!

LE DUC, froidement.

Qui nous fuit nous trompait.

Montrant la fenêtre.

Qui les plaint est pour eux.

D'ailleurs, le roi tout seul...

Catherine lui jette un regard dédaigneux et se tourne vers la duchesse.
Le duc, allant au comte de Brisson.

Ami, coûte que coûte.
A cheval, à cheval ! battons toute la route !

Montrant la comtesse.

J'ai su, courant chez vous, la présentation...
Venez !

Brisson semble hésiter et tourne ses yeux inquiets vers sa femme.

CATHERINE, avec dignité, prenant la main de la comtesse.

Elle est, monsieur, sous ma protection !...

BRISSON, à part, en s'éloignant.

Cet avis inconnu... défendant qu'elle reste !...

Le duc sort précipitamment, suivi du comte.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LA COMTESSE DE BRISSON.

LA DUCHESSE, bas, à Catherine.

Pour les princes et pour vous ce départ est funeste,
Car voilà maintenant les Guises résolus
A faire de sa fuite une preuve de plus.

CATHERINE, avec emportement.

Il est fou, ce Condé !... Me croit-il asservie
Au point de ne pouvoir répondre de sa vie ?...

Regardant de loin la comtesse, qui est restée à l'écart, timide et tout étonnée.

Laisse-nous ! Cette enfant, dont le seul souvenir
Dans ce palais farouche a su le retenir,

Si j'y vois clair un peu, sera, sans paix ni trêves,
Le pôle où dès demain voleront tous ses rêves ;
Et mieux que vingt serments qu'on lui pourrait donner,
J'ai là, le ciel aidant, de quoi le ramener.

La duchesse sort.

SCÈNE IX.

CATHERINE DE MÉDICIS, LA COMTESSE DE BRISSON.

CATHERINE, allant vers la comtesse.

Pardon !... c'est l'habitude, et voilà notre vie.
Vous ne connaissez pas ces grandeurs qu'on envie,
Ni quels âpres dégoûts montent au cœur des rois,
Vous qui voyez la cour pour la première fois.
Un temps épouvantable et sombre, que le nôtre !
Mais vous savez cela, j'y pense, mieux qu'une autre,
Puisque vous-même, enfant, dont l'âme est sans remord,
Vous en avez senti l'influence de mort.
Cette arrestation brutale... en pleine France !...
Il vous en est resté, dit-on, quelque souffrance ?...
Un souvenir... pénible ?... On le conçoit trop bien !

LA COMTESSE.

Tout ce trouble est passé, madame... je n'ai rien...
Et le tendre intérêt dont la reine m'honore
Suffirait à guérir de plus grands maux encore.

CATHERINE, vivement.

Permettez, chère enfant, ne vous y trompez pas,
C'était un vrai danger que vous couriez là-bas.

Les luttes d'aujourd'hui ne sont pas jeux à rire,
On tue, et tout de bon, — chacun peut vous le dire!
Et je vous trouve heureuse en cette occasion,
D'avoir pu par adresse ou persuasion...
Un jeune homme, est-ce pas?... Un des meneurs, sans doute?

LA COMTESSE, embarrassée.

Vous le savez, madame, on invente, on ajoute...
Mes gens, malgré mon ordre, ont semé tout ce bruit,
Pour l'avoir aperçu, vaguement, dans la nuit,
Comme il me conduisait, lui-même, à ma voiture...
Sans eux, personne encor ne saurait l'aventure.
Car, bien que catholique et sujette du roi,
J'eusse dû révéler d'où venait mon effroi!...
Prise aux liens sacrés de la reconnaissance,
Je ne m'en sentais pas, madame, la puissance,
De peur qu'un mot de moi, dit même innocemment,
Ne servît tôt ou tard à son signalement!...
Vous m'en voudrez, sans doute .. et j'étais bien coupable!...

CATHERINE, lui prenant la main.

Moi, blâmer ce bon cœur d'un tel acte capable!
Et condamner, peut-être, en ce jour désolé,
Le seul pur sentiment dont quelqu'un m'ait parlé!
N'en croyez pas un mot...

Lui prenant la main.

Calmez-vous, mon pauvre ange!
L'unique point, d'ailleurs, qui me paraisse étrange,
C'est que vous ayez eu cette grâce de Dieu,
De trouver un tel homme en un pareil milieu.

LA COMTESSE.

Pour de meilleurs destins le ciel l'avait fait naître.

CATHERINE.

Sans doute !.., Et vous pourriez vraiment le reconnaître,
Si jamais le hasard vous poussait près de lui ?...

LA COMTESSE, interdite.

Moi ? Comment voulez-vous ?...

CATHERINE, souriant.

Tout arrive, aujourd'hui,
Tout se heurte aux sommets les plus inaccessibles...
C'est le siècle juré des choses impossibles.
Si donc vous le voyez... durant ces troubles-ci...
Dites-lui, franchement, que nous l'aimons aussi,
Et qu'oubliant sans peine un passé qu'il faut taire
Nous le protégerons... pour son beau caractère.
C'est une politique excellente, je crois,
D'encourager les bons, partout où je les vois;
Or, cet homme, ce chef, plus exposé qu'un autre
Court peut-être un danger... non moins grand que le vôtre...

LA COMTESSE.

Lui !...

CATHERINE.

Peut-être, isolé de ses soldats épars,
Haletant, sans abri, traqué de toutes parts,
Il n'a plus, pour finir ses sombres aventures,
Que l'antre des proscrits ou le lit des tortures.

LA COMTESSE, joignant les mains.

Seigneur !...

CATHERINE, à part.

Il est aimé, c'est ce qu'on veut savoir.

LA COMTESSE, d'une voix faible et hésitante.

Oui, oui... je me souviens... il semblait tout prévoir...
Et m'avait fait promettre, à cette heure suprême,
De venir à sa voix... s'il m'appelait lui-même...

CATHERINE, à part.

Je reconnais mon prince à ce noble moyen.

Haut.

Et vous avez promis ?

LA COMTESSE, très-bas.

Si Dieu le voulait bien...
Pouvais-je refuser mon sauveur et mon hôte ?

CATHERINE.

Jamais !...

A part.

Nommer Condé, ce serait une faute...
Pour écrire à la belle, il écrira !...

Haut.

Tenez !...
Je le soupçonne, au fond, sorti de gens bien nés !

LA COMTESSE, avec enthousiasme.

Lui ?... Mais moi qui l'ai vu, madame, j'en suis sûre !
Debout, dans ce bourbier, sans une éclaboussure,
Calme, d'un beau sourire apaisant mon effroi,
Il les dominait tous, moins en maître qu'en roi !

CATHERINE.

Eh bien ! qu'il mette un terme à sa lutte insensée !
Je sais par quels dégoûts la noblesse est poussée ;
Et même, pour tout dire avec sincérité,
Souvent le plus loyal est le plus irrité !

Mais, s'il est d'un bon lieu, comme je le préjuge,
Cette cour, qu'il y songe, est son meilleur refuge...
Dans ce noir tourbillon de méchants et de fous,
On tient la bonne route en marchant près de nous.

Montrant la fenêtre.

On arrive à ceci... quand on nous abandonne !...

La prenant violemment par le bras.

Regardez !... regardez !...

LA COMTESSE.

Ciel !...

CATHERINE.

Votre cœur s'étonne !...
C'est l'avenir, pourtant, et vous tenez la clé
Du péril inconnu dont il vous a parlé.

LA COMTESSE, *couvrant ses yeux avec ses mains.*

Assez !...

CATHERINE, *insistant.*

Voilà l'abîme entrevu par cet homme.

Plus bas.

Et c'est peut-être à vous qu'il appartient, en somme,
De ramener un jour, plein d'honneur et de foi,
L'hérétique à son Dieu... le rebelle à son roi.

LA COMTESSE, *palpitante.*

Moi, j'aurais ce bonheur... Il me serait possible
D'atteindre, avant ma mort, cette gloire indicible,
Et de sauver un jour pour la terre et le ciel
L'homme qui fut si doux à mon premier appel !...
Vous croyez ?... Vous croyez ?...

CATHERINE, avec sentiment.

Ah ! nous autres, les femmes,
Quand les hommes ont fait leurs massacres infâmes,
Sur ce champ de bataille où plus d'un va mourir,
Nous devons consoler et nous pouvons guérir.
C'est notre mission, durant ces jours d'alarmes !

Souriant.

Mais vraiment, chère belle, il faut sécher vos larmes,
Car sans motif certain nous nous ingénions....

Baissant la voix.

Cachez cela... Le comte a ses opinions.

Avec un geste gracieux.

Adieu !... l'occasion peut, d'ailleurs, ne pas naître...

Se retournant et lui montrant la fenêtre ouverte.

Souvenez-vous pourtant !...

Elle sort lentement par la gauche.

SCÈNE X.

LA COMTESSE DE BRISSON, seule, traversant la salle et frissonnant, en détournant la tête.

Oh ! l'horrible fenêtre !

Au moment où la comtesse pousse la porte, Gonnelin, immobile et silencieux sous une livrée du palais, lui tend une lettre pliée.

SCÈNE XI.

GONNELIN, LA COMTESSE DE BRISSON.

LA COMTESSE, hésitant à prendre la lettre.

Pour moi ?... Vous vous trompez, monsieur.

GONNELIN, froidement.

Lisez d'abord.

Il remet le pli et disparaît.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, seule, après avoir lu rapidement.

Lui ! déjà !...

Elle cherche vainement autour d'elle le messager ; puis, d'une voix étouffée par les sanglots.

Lui, mon Dieu !... dans un danger de mort !...
Ah ! comme tout se presse !... et comme tout m'entraîne !...
Tandis que sans parler j'écoutais cette reine,
J'avais au fond du cœur comme un pressentiment...
Oui... j'irai, j'ai promis... j'en ai fait le serment...
Pour moi c'est un devoir sacré... qu'importe l'heure !
Arrière les soucis d'une âme inférieure !...
Quand, dans un tel péril, un tel homme est jeté,
La pudeur d'une femme est une lâcheté !

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

ACTE TROISIÈME.

Dans une maison abandonnée, aux environs d'Amboise. — Une grande salle, hautes fenêtres, fermées par des contrevents épais; porte au fond, petite porte à gauche. — C'est la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONNELIN, seul... Il a la livrée du palais. Il sort sa tête par une trappe, avec une lanterne sourde à la main.

J'en aurai pour longtemps le front blême et l'œil cave.
Brrr !... c'est un cimetière et non pas une cave !...
Un lieu d'élection pour mener de longs deuils !...

Sortant de la trappe avec une terreur croissante et des gestes épouvantés.

De grands tonneaux sans vin, gais comme des cercueils !...
Une procession de barriques funèbres,
Qui sonnent le néant au milieu des ténèbres !...
Des spectres de flacons à ce point vaporeux
Qu'on pourrait voir la lune à travers leurs flancs creux,
S'ils ne portaient, avec des poses résignées,
Des lambeaux de suaire en toiles d'araignées !

Retirant son chapeau.

Par Luther et Calvin, couple à jamais aimé,
L'ami qui vivait là s'est par trop réformé !...
Et ma religion, sur ses bords transplantée,

Souffre un peu dans sa fleur, faute d'être humectée.

Se couvrant.

Les Guises, il est vrai, sans cet honnête abri,
L'auraient mise en treillage au dos d'un pilori,
Ou pendue au soleil pour en avoir la graine !...

Parcourant de l'œil toute la salle.

Salut donc, noir palais, dont la soif est la reine !
Puisse ce rendez-vous, exempt de tous accrocs,
Nous laisser des remords... légers comme tes brocs !
Et puissent tes vieux murs, pleins de rats en batailles,
Abriter un amour... moins creux que tes futailles.

S'asseyant près d'une table.

Si notre homme est en route... il est près de venir.

Écoutant.

Tous les bruits du dehors me paraissent finir...
Et depuis un long temps j'ai perdu la lumière
Qui filtrait au caveau par un trou de la pierre...
Car dans cet antre, hostile à tout épanchement,

Montrant l'horloge arrêtée.

L'horloge a pris le ton...

Montrant la trappe.

de l'autre ameublement;
Et l'émulation, gagnant les sonneries,
A l'exemple des vins, les heures sont taries.

Avec impatience.

Ma foi, je n'attends pas ici jusqu'à demain !
Après un temps voulu, j'arpente le chemin...
Il aura réfléchi que c'est double démence
De s'exposer lui-même à ce péril immense,
Et de croire une femme assez simple d'esprit
Pour quitter sa maison sur un mot qu'on écrit !...

Changeant de ton.

Lui!... réfléchir un peu?... Mais je suis fou moi-même!
C'est le plus... après tout, c'est pour cela qu'on l'aime !

SCÈNE II.

GONNELIN, CONDÉ.

Condé, vêtu comme au premier acte, arrive tout à coup, sans frapper, par la petite porte, et met la main sur l'épaule de Gonnelin, absorbé dans ses réflexions.

GONNELIN, se levant en sursaut et bondissant en arrière, un tabouret à la main.

Qui vive?... Un pas de plus!... je...

Reconnaissant Condé.

Pardon, monseigneur!

CONDÉ, croisant les bras.

Eh bien! voilà sauter, ma parole d'honneur

GONNELIN, honteux.

Dame! vous arrivez tout droit sans crier gare !

CONDÉ.

Crois-tu qu'il soit saison de faire une bagarre ?
J'ai pris discrètement la route que tu sais,
Par cet endroit du mur qui peut donner accès...

GONNELIN, l'interrompant.

Moi de même, parbleu!...

Haussant les épaules.

C'est une étourderie!

CONDÉ, continuant.

Un homme et des chevaux cachés dans l'écurie
Pourront, en cas d'échec à notre rendez-vous,
Nous emporter tous deux... et la belle avec nous.

Il allume un flambeau sur la table, à l'aide de la lanterne de Gonnelin.

GONNELIN, avec une timidité ironique.

Vous y croyez toujours, à la belle?

CONDÉ, vexé.

Imbécile!
Si j'en avais douté, ma fuite était facile...
Tandis que, bravant tout, je reviens sur mes pas.
Le cœur a des instincts qui ne le trompent pas.
Être aimé pour soi-même, est-ce donc un prodige?
J'en veux l'essai... J'attends. Nous la verrons, te dis-je
Ce vague enchantement qui n'était, au début,
Que désir sans espoir et caprice sans but,...
Grâce aux empêchements qu'on dit insurmontables,
Arrive à l'âpreté des amours véritables,
A ce point qu'aujourd'hui sur cette passion
Je jouerais mon bonheur et mon ambition!

GONNELIN, d'un ton encore plus modeste.

Vous attendrez longtemps?... C'est chose décidée?
L'endroit n'est pourtant pas des plus sains...

CONDÉ.

Quelle idée!
C'est le meilleur peut-être et le moins hasardeux!
Ils chercheront partout, excepté si près d'eux...
Mais c'est trop insister sur une bagatelle!
Et je n'ai rien à craindre!...

On frappe timidement à la porte du fond.

Et, tu vois bien, c'est elle !

Poussant Gonnelin par la petite porte de gauche.

Ici, dans le couloir !... prêt au premier signal !...

Il pousse la porte et se dirige vers celle du fond, dont il tire les verrous.

SCÈNE III.

CONDÉ, LA COMTESSE DE BRISSON, puis GONNELIN.

LA COMTESSE, tremblante et d'une voix très-émue.

Vous, dès le lendemain de ce conflit fatal,
A deux pas de la ville et presque en évidence...
Quand les gibets dressés... Grand Dieu ! quelle imprudence !

CONDÉ, tombant à ses pieds et les yeux au ciel.

Oh ! je savais bien, moi, qu'elle n'oublierait pas!

LA COMTESSE, tressaillant.

Si l'on vous entendait, monsieur... parlez plus bas !...

Montrant la porte.

La curiosité d'un passant... une ronde...

CONDÉ, avec exaltation.

Mon ciel a trop d'azur pour que la foudre y gronde !...
Couvert du sang des miens, de tous abandonné,
Hier j'étais le vaincu, le proscrit, le damné,
L'homme dont, par avance, en quelque horrible fête,
Les bourreaux, l'autre nuit, ont dépensé la tête...
Mais voilà qu'à présent tous mes maux vont finir,
Puisque Dieu jusqu'à moi laisse un ange venir.

LA COMTESSE, confuse et avec un geste pour le faire se relever.

Oh! monsieur!...

CONDÉ, d'une voix suppliante.

Pas encor!...

LA COMTESSE.

Relevez-vous de grâce!

CONDÉ.

Non!... De ces pieds charmants je veux baiser la trace!...
Ah! petits pieds meurtris aux pierres des chemins,
Pieds vaillants, qui courez au dernier des humains,
La nuit, furtivement, sur un mot qu'il envoie!...
Vous avez, dans mon ombre, apporté tant de joie,
Que les palais, ornés des tapis les plus doux,
N'en pourraient pas montrer qui soient dignes de vous!
Et que le ciel lui-même, étalant tous ses voiles,
N'aurait pas un nuage assez brodé d'étoiles,
Assez splendide, assez plein de parfums sacrés,
Pour embellir la place où vous vous poserez!...

LA COMTESSE, avec dignité.

Je viens ici, monsieur, vous sauver!...

CONDÉ, se relevant avec enthousiasme.

Moi, madame?
Je suis sauvé déjà! je le suis!... sur mon âme!...
Votre démarche, après tant d'heures de dégoût,
Me fait croire au courage, au dévoûment, à tout!...
Et mon cœur consolé se rattache à la vie.

LA COMTESSE.

Ne permettez donc pas qu'elle vous soit ravie,

Et comptez un peu plus avec vos ennemis.
Oh! vous ne pouvez pas deviner... j'en frémis...
Cette place, là-bas... de ces choses couverte!...

CONDÉ.

A tant d'émotion votre âme s'est ouverte...
Pour moi, pour un proscrit, pour un simple inconnu!

LA COMTESSE.

Je vous connais, monsieur; mon cœur s'est souvenu!
Je vous dois, car alors vous en étiez le maître,
L'honneur, la liberté... l'existence peut-être!
Et mon oubli coupable, à cette heure de mort,
De votre sang versé me ferait un remord!...
Fuyez!...

Se reprenant vivement.

Mais... qu'ai-je dit? je me trompe!... j'oublie!...
Tout est gardé d'avance!... et ce serait folie!...
Jamais!... je me rappelle!... aux premiers feux du jour
Venez!... Votre plus sûr asile, c'est la cour!...

CONDÉ, stupéfait.

La cour?

A part.

A-t-elle appris le vrai nom que je porte?...

LA COMTESSE.

Si le duc peut beaucoup, la reine mère est forte!...
Et sachant par hasard votre noble action,
Elle vous couvrira de sa protection!

CONDÉ.

Qui?... moi?...

LA COMTESSE.

N'hésitez pas, monsieur!...

CONDÉ.

La reine mère?

LA COMTESSE.

Elle est si bonne!

CONDÉ.

Enfant!

LA COMTESSE.

Vous l'apprendrez!

CONDÉ.

Chimère!...

LA COMTESSE.

J'ai sa parole!

CONDÉ, reculant d'un pas.

Vous!

Montrant la maison.

Elle sait donc aussi?...

LA COMTESSE.

Personne ne connaît ce qui se passe ici!...
Mais elle avait prévu que, selon mon envie,
Je vous retrouverais quelque part dans la vie,
Et qu'il me serait doux, quand viendrait ce jour-là,
De vous crier de loin : « J'ai promis, me voilà! »
Tout est fini, monsieur!... C'était un mauvais rêve.
Sur le passé qui tombe un jour nouveau se lève!
Et Dieu, qui règle tout, met dans votre chemin,
Pour vous montrer l'étoile et vous donner la main,

Celle dont, une nuit, vous fûtes le bon ange,
Heureuse de pouvoir vous offrir, en échange,
Après les jours de deuil, de colère et d'effroi,
L'amitié d'une reine — et le pardon d'un roi!

CONDÉ.

Est-ce tout?...

LA COMTESSE, interdite.

Mais... monsieur... ce que peut une femme...
Seule!... et bien faible, hélas!... je l'ai fait...

CONDÉ.

O madame,
Cette compassion... ce bras qui m'est tendu...
C'est trop, — si vous payez le service rendu!
C'est bien peu, quand je songe aux douceurs de mon rêve!

LA COMTESSE.

S'il vous faut plus encor... dites-le, qu'on achève!
Le roi peut tout, — la reine est bonne mille fois!...

CONDÉ.

Que parlez-vous ici de reines et de rois?
Et qu'ont besoin ces mots de trône et de puissance
Entre votre courage et ma reconnaissance?

Un temps.

Quand vous êtes venue en ce bouge enfumé,
Fraîche et douce à mon cœur comme un souffle de mai,
Quand vos grands yeux si purs, dont j'évoquais la flamme,
Ont, du premier regard, illuminé mon âme,
Et que j'ai senti là, sans pouvoir l'arrêter,
L'oiseau du souvenir se débattre et chanter!...
Oh! croyez-le, madame, oublieux de mes peines,

Je planais au-dessus de vos grandeurs humaines,
Et celui-là m'eût fait sourire de pitié
Qui m'eût parlé d'un prince et de son amitié !
Laissant derrière moi, dans ma route nouvelle,
Les obstacles d'un jour qu'on franchit d'un coup d'aile,
Plus haut que les partis et les religions,
Il me semblait fouler de calmes régions,
D'où l'on n'entendait plus les clameurs de la terre !...
Un seul astre éclatait dans ce ciel solitaire,
Un seul bruit, doux, joyeux, éternel et charmant,
Sur ces bords inconnus frappait l'écho dormant;
Et cet astre d'amour, suffisant pour un monde
C'était votre beauté, dont la splendeur m'inonde.

Geste effrayé de la comtesse.

Et ce bruit qui montait dans les airs embrasés,

Lui saisissant la main.

C'était, sur votre main, le bruit de mes baisers !...

LA COMTESSE, *retirant vivement sa main et se reculant, très-offensée.*

Ah ! monsieur, j'aurais cru que mon peu de courage
Méritait mieux de vous que ce dernier outrage,
Et je ne songeais guère, au moment de partir,
Qu'avant le jour venu j'allais m'en repentir !

CONDÉ.

Madame...

LA COMTESSE, *avec énergie.*

Pensez-vous que, sans regarder l'heure,
J'ai trompé mon mari... j'ai laissé ma demeure...
Et qu'un pareil aveu, dans la nuit écouté,
Fait de mon dévoûment une infidélité ?

Très-émue.

Je ne me savais pas à ce point descendue,
Qu'on oublie, à me voir, l'estime qui m'est due,
Et que cet cet homme-là, que je sauve aujourd'hui,
Puise sa hardiesse à ma bonté pour lui.

Geste de Condé.

Qu'on pardonne aisément une phrase ainsi faite,
En plein monde, à la cour, dans le bruit d'une fête,
C'est peut-être la mode, et même, assure-t-on,
Se fâcher par trop haut serait de mauvais ton.
Mais songez-y, monsieur, c'est presque une infamie
Dans cet hôtel désert où je viens comme amie,
Lorsque je n'ai d'ailleurs, pour toute sûreté,
Que ma faiblesse même et votre loyauté.

Elle fait un pas pour sortir, Condé se précipite entre elle et la porte.

Oh ! laissez-moi partir, ma tâche est terminée,
Vous savez tout...

CONDÉ, avec un sombre désespoir.

Je sais qu'à me nuire acharnée,
Et debout, comme un spectre, à chacun de mes pas,
Une fatalité, que je ne connais pas,
Change, par la rigueur de sa puissance occulte,
Ma joie en lâcheté, mon amour en insulte,
Et fait qu'en ce moment vous reculez d'horreur
Quand je verse à vos pieds le plus pur de mon cœur !
Je sais, je sais encor, devant ce front de glace,
Qu'un vaincu comme moi doit rester à sa place,
Que le sein d'un proscrit a tort de s'enflammer,
Et que les malheureux n'ont plus le droit d'aimer...

LA COMTESSE, à part.

Grand Dieu !...

CONDÉ, froidement.

Je sais, enfin, ce qui me reste à faire.

Il se précipite vers la porte du fond.

LA COMTESSE, hors d'elle-même.

Où courez-vous ?

CONDÉ, se retournant.

Crier, devant toute la terre,
Le nom du misérable assez audacieux
Pour rêver, dans sa nuit, la volupté des cieux.

LA COMTESSE, le voyant faire un pas vers le fond.

Arrêtez !...

CONDÉ.

A quoi bon ! Tout homme est un infâme
Qui fait appel, pour vivre, au secours d'une femme,
Et qui, honteusement, par calcul ou par peur,
Ose accepter le bras en l'absence du cœur.
Sachez que ce bandit, dont le billot s'apprête,
A ces conditions ne sauve pas sa tête...
Et que je rougirais, comme d'un lâche tour,
D'avoir votre pitié, n'ayant pas votre amour !

Il tire les verrous de la porte.

LA COMTESSE, avec un grand cri.

Ah !... voici tout perdu !... pas un mot qui l'émeuve !...

Sanglotant.

Qu'ai-je donc fait au ciel pour subir cette épreuve ?...

Condé s'arrête très-ému.

Et d'où vient, à présent, que de ma bonne foi

Sort pour lui ce désastre, et cet affront pour moi?...

Elle cache sa tête dans ses mains.

CONDÉ.

Elle pleure!... elle pleure!...

Courant à elle.

Oh! vous pleurez, madame.
Il se peut, en effet, que je sois un infâme,
Moi, qui n'ai pas compris, tombant à vos genoux,
La distance que Dieu mit des femmes à nous.
Pardon! J'aurai là-bas une ombre moins farouche,
Si j'emporte au supplice un mot de votre bouche,
Et si, de la fenêtre où le monde est placé,
Vous dites seulement : Paix au pauvre insensé!

LA COMTESSE, avec force.

Non, vous ne mourrez pas! c'est une erreur profonde;
Venez!

CONDÉ.

Qu'ai-je besoin de languir dans un monde
Où le malheur lui-même a le poids d'un remords!

LA COMTESSE.

Vos parents...

CONDÉ.

Je les crains.

LA COMTESSE.

Vos amis...

CONDÉ.

Ils sont morts!

LA COMTESSE.

Pas tous!... il en reste un!...

CONDÉ, secouant la tête.

Je ne crois pas, madame.

LA COMTESSE.

Croyez-le ! ce dernier ami, c'est une femme,
Que vous avez peut-être arrachée au trépas,
Et qui, fière aujourd'hui de marcher sur vos pas,
Vous consacre à jamais, dans sa reconnaissance,
Avec la liberté que donne l'innocence,
Avec le dévoûment fidèle d'une sœur,
Ce qu'elle peut encor vous offrir de son cœur !

Lui tendant la main.

Ah ! venez !...

Au moment où Condé la saisit, on frappe rudement à la porte du fond.

CONDÉ, tournant vivement la tête.

Qui donc frappe ?

BRISSON, du dehors.

Au nom du roi !

LA COMTESSE, tremblante et encore incertaine.

Le comte ?

CONDÉ, à part, prenant son chapeau et l'enfonçant sur ses yeux.

Une apparition qui ne fait pas mon compte.

BRISSON, du dehors, avec colère.

Ouvrez !

LA COMTESSE, éperdue.

C'est lui !... c'est lui !...

Tròublée, et sans conscience de ce qu'elle fait, elle se réfugie dans les bras de Condé.

CONDÉ, la pressant sur son cœur.

D'où parte le complot,
Nous sommes là !

Gonnelin paraît.

LA COMTESSE, le reconnaissant avec sa livrée.

Cet homme !...

CONDÉ, à Gonnelin stupéfait, d'une voix brève et basse.

A cheval !... au galop !...
Chez madame !.. aussi près qu'on pourra !... fais en sorte

Montrant la porte derrière laquelle est le comte.

Qu'il la trouve en rentrant. — Ferme à clef cette porte.

GONNELIN, écoutant avec effroi la porte du fond qui craque à se briser.

Mais...

CONDÉ, montrant la comtesse anéantie.

Son honneur d'abord c'est la suprême loi.
Charge-toi d'elle.

GONNELIN, avec inquiétude.

Et vous ?

CONDÉ.

Je me charge de moi.

La porte du fond tombe en dedans.

LA COMTESSE, d'une voix étouffée, se précipitant dans le couloir.

Ciel !

CONDÉ, à part. Il tire de sa main droite son épée, de la gauche il renverse le flambeau qui est sur la table.

Il faut bien qu'ici je l'amuse un quart d'heure !

On entend Gonnelin fermer en dehors la porte de gauche. Le comte de Brisson et deux hommes, dont l'un est Montesquiou, se précipitent, l'épée nue, à travers l'obscurité complète et les débris de la porte du fond.

SCÈNE IV.

CONDÉ, LE COMTE DE BRISSON, MONTESQUIOU, UN DOMESTIQUE DE BRISSON.

BRISSON, coupant l'air avec son épée.

Par la tête et le sang! je les tiens!...

MONTESQUIOU, cherchant autour de lui.

Que je meure,
Si l'on y voit plus clair qu'à la gueule d'un four!...

BRISSON, à Montesquiou.

Montesquiou, prends la droite et tâtonne alentour.

Au domestique.

Toi, la gauche... Avancez!...

Se plantant vis-à-vis de la porte du fond.

Moi, je garde la porte!...

CONDÉ, à part.

Trois... c'est bon... je craignais une bien autre escorte.
Et comme, en pareil cas, le plus court est le mieux...

Il heurte de son épée celle du domestique, qui s'avance à gauche.

LE DOMESTIQUE.

A moi!... de ce côté!...

MONTESQUIOU, accourant dans l'ombre avec Brisson.

Qui vive?

LE DOMESTIQUE, percé par l'épée de Condé.

Mille dieux!

Je suis mort!

Il va tomber, en dehors de la porte, auprès du comte.

MONTESQUIOU, ferraillant avec Condé.

Dis ton nom!... Le combat prend tournure!

Condé le blesse au bras.

Sacrebleu!... ce n'est rien... c'est une égratignure!

Attaquant avec fureur.

Continuons, monsieur!

BRISSON.

Nous sommes fous, cousin,
De nous battre dans l'ombre avec ce spadassin.
Tiens ferme, ici... j'entends les nôtres à la porte.

Courant au fond.

Des torches, mes amis, accourez tous... main-forte!

Il revient à côté de Montesquiou.

CONDÉ, à part, tâtant la porte de gauche, tout en parant.

Diable! tout est fermé! pas un trou de souris!

SCÈNE V.

LES MÊMES, POLTROT DE MÉRÉ, avec un masque. CINQ OU SIX PROTESTANTS, ROUTIERS, l'épée nue, le pistolet au poing.

POLTROT, à ses hommes, en s'élançant dans l'appartement.

En avant, Israël!... les Philistins sont pris!...

BRISSON, se retournant avec stupeur.

Que veut dire?..:

POLTROT, tandis que quatre soldats se placent de chaque côté de Brisson et de Montesquiou, en appuyant leurs pistolets sur les deux têtes.

Cela veut dire, en terme honnête,
Qu'au premier mouvement nous vous cassons la tête.

MONTESQUIOU, à Brisson.

Nos hommes?...

POLTROT, montrant la porte du fond.

Mollement étendus sur le clos
Un bâillon dans la bouche, et les deux bras au dos!

BRISSON.

Trahison!...

POLTROT.

Votre épée!

BRISSON, s'indignant.

Et de quel droit?

POLTROT, la lui prenant, froidement, et la donnant à un soldat.

Silence!

MONTESQUIOU, laissant prendre la sienne, en frémissant de colère.

Vous nous serez témoin que c'est la violence...

POLTROT.

Fort bien!

Brisson fouille de l'œil les recoins de la salle.

CONDÉ, à part, dans l'ombre, le chapeau sur les yeux, l'épée à la main.

Décidément, c'est un vrai Salomon!

BRISSON, bas à Montesquiou.

Pas de femme, et pourtant ces deux voix...

Montesquiou lui montre du doigt la petite porte.

Ah! démon!

Voulant marcher sur Condé et luttant avec les soldats, qui le saisissent au collet.

Quel est cet homme?...

POLTROT, se plaçant devant lui.

Encor!

BRISSON, furieux.

Je verrai son visage!

POLTROT, mettant la main au masque qui couvre son visage.

Craignez de voir le mien, c'est d'un mauvais présage!

BRISSON, retenu par ses gardiens.

Elle était là, l'infâme!... Oh! je l'entendais bien!

POLTROT.

Assez!...

MONTESQUIOU, à Poltrot.

La mort, monsieur, sans plus ample entretien!

POLTROT.

Comptez-y, prompte et rude!

A ses soldats.

Allons, de la vitesse!
Garrottez ces messieurs... avec délicatesse!
Qu'on les bâillonne, aussi, respectueusement.

BRISSON, à part.

Sa voix!... c'était sa voix!

POLTROT, à part, regardant les deux gentilshommes qu'on entraîne.

Tout s'est fait carrément.
Mes indications ont conduit le bonhomme.
Quant au digne amoureux, je l'ai rejoint, en somme,
Assez tôt pour sa vie, et tout juste assez tard
Pour qu'en fait d'algarade il ait eu double part.

SCÈNE VI.

CONDÉ, POLTROT DE MÉRÉ.

CONDÉ, courant à Poltrot.

Qui diable êtes-vous donc ?

Lui tendant la main.

Touchez-moi là, mon brave.
Le jeu prenait, sans vous, une allure assez grave.

Poltrot se découvre le visage.

Poltrot !... Vous connaissiez ?... Je veux être pendu...

POLTROT.

L'autre soir, à la cour, j'avais tout entendu ;
Et, craignant, à part moi, quelque complot sous roche,
Je vous suivais de loin.

CONDÉ, riant.

D'assez près, sans reproche !
Sambleu ! faute aujourd'hui d'un gaillard décidé,
On eût porté le deuil du prince de Condé.

POLTROT.

Tandis que, grâce à Dieu, ce prince-là nous reste,
Plus grand, plus sûr de lui, plus dégagé, plus preste,
Revenu, désormais, de toute passion.

CONDÉ, souriant.

Diantre !

POLTROT.

Et dûment conduit à la conviction
Que cet attachement n'était qu'un piége infâme
Tendu par le mari... sous l'appât de sa femme.

CONDÉ, d'un ton blessé.

Ah ! tout beau !... s'il vous plaît.

POLTROT, avec force.

Quoi ! vous doutez encor ?
Après ce guet-apens plein d'un si noble accord,
Et quand, déjà trompé par sa voix de sirène,
Vous avez vu, là-bas, dans quel gouffre elle entraîne.

CONDÉ, avec impatience.

Assez !... Le fait s'explique avec facilité,
Sans l'introduction d'un complot médité :
Il a surpris sa femme, — il a trouvé ma lettre,
Un soupçon suffisait... moins que cela peut-être !
Et, pour tout châtiment, je veux, jusqu'à demain,
Les lier tous ensemble aux arbres du chemin.
Les cueille qui voudra, — ce n'est pas mon affaire !

POLTROT, se récriant.

Vous ne les gardez point ?...

CONDÉ.

Non, monsieur, je préfère...

POLTROT, l'interrompant et les yeux au ciel.

Seigneur, vos ennemis prévaudront sûrement,
Si vous nous envoyez l'esprit d'aveuglement !

CONDÉ, haussant les épaules.

Eh! monsieur, ce n'est pas l'heure du prêche encore!

POLTROT.

Quand l'impie attablé nous compte et nous dévore,
Mutilés par le glaive ou tordus par le feu,
Tout homme est un apôtre, et toute heure est à Dieu!...
Recommençons!... Demain la terre sera rouge!...

CONDÉ, avec autorité.

Moi, votre chef à tous, je défends que l'on bouge!

POLTROT.

Vous, prince?...

CONDÉ.

Il n'appartient qu'à mon commandement
De fixer les moyens, le jour et le moment!...

POLTROT.

Mais...

CONDÉ.

Réparons, avant que tout soit à l'extrême,
La faute où vous m'avez précipité vous-même!...

POLTROT.

Quelle faute?

CONDÉ.

Ma fuite a doublé leurs soupçons.
Et notre pauvre armée, à ces derniers tronçons,
Ne pouvant plus courir que des hasards funestes,
Je retourne à la cour — pour en sauver les restes!...

POLTROT, levant les bras au ciel.

Quoi!... vous abandonnez, — sans compter vos amis,
Antoine de Navarre? Un frère!...

CONDÉ, froidement.

Il l'a permis;

POLTROT.

Lui?...

CONDÉ.

Je connais son but mieux que vous, ce me semble,
Il m'accompagnera...

POLTROT, désespéré.

Seigneur!... tous deux ensemble,
Désertant notre cause... et pris aux mêmes rêts!...

CONDÉ.

Monsieur, la reine mère est dans nos intérêts!

POLTROT, avec indignation.

Ah! ne me parlez pas de la femme avilie,
Toute gonflée encor du vieux sang d'Italie!
Qui semble laisser choir sur ses fils hébétés
Le fardeau maternel de ses infirmités,
Et qui passe, entre eux tous, insouciante et grasse,
Comme un spectre muet... le spectre de sa race!...
Je ne sais pas si Dieu, pour l'effroi des humains,
Garde un jour de puissance à ses fatales mains...
Mais je sais qu'aujourd'hui, morne et froide statue,
Sa faveur épouvante et son amitié tue!...

CONDÉ, sévèrement.

Malgré ces durs propos, vomis par le courroux,
Je réponds, quant à moi, de votre grâce à tous.

POLTROT, avec un sourire ironique.

Notre grâce!... Oh! pardon, ne songez qu'à la vôtre.

Vous en aurez sous peu bien plus besoin qu'un autre !

Montrant son épée.

Il nous reste, à la main, du fer pour les combats,
Nous trouverons des chefs... trouvez donc des soldats !

Il fait un pas pour sortir.

CONDÉ, frémissant de colère.

Vous allez loin, monsieur !

POLTROT, revenant et avec un redoublement d'énergie.

Celle qui vous entraîne...
Celle que vous cherchez... ce n'est pas une reine !...

CONDÉ, hors de lui.

Monsieur !...

POLTROT.

C'est cette femme, effroi de ma raison,
Prise deux jours de suite en pleine trahison !

CONDÉ, tirant son épée.

Par la mort !

La repoussant au fourreau.

Fussiez-vous un tigre dans son antre,
Je vous renfoncerais vos blasphèmes au ventre,
Si je ne vous devais la vie en ce moment !...

POLTROT, jetant son épée loin de lui.

Oubliez tout cela... si c'est votre agrément,
Du service rendu balayez les empreintes !...
L'homme qui vous regarde est au-dessus des craintes.
Car il n'a pas au corps une once de sa chair
Qui n'ait son but marqué pour la flamme ou le fer !...
Frappez !.. Mais tout d'abord arrachez cette langue,
S'il vous déplaît d'entendre au bout de ma harangue

La malédiction que je jette sans peur
A ces amours du monde, indignes d'un grand cœur !

CONDÉ, avec emportement, après avoir repoussé violemment son épée.

Et quand je l'aimerais? ai-je un compte à vous rendre?
Je suis trop bon, vraiment, de me vouloir défendre,
Et de m'assujettir à des précautions
Pour déclarer aux gens mes résolutions!...

Avec force.

Je l'aime! et quel que soit le crime qu'on lui forge,
Qui l'ose condamner a menti par la gorge!
Et ce n'est point à vous, je le dis sans détour,
Qu'il appartient de voir dans ces choses d'amour.
[Allez donc, au milieu de vos cercles arides,
Prêcher ces durs croyants dont le cœur a des rides,
Qui, gourmés dans leur foi, verts de haine et de fiel,
Sont, dans ce monde-ci, la grimace du ciel,
Et qu'au milieu de nous l'œil étonné contemple,
Plus roides et glacés que les murs de leur temple!
Il est, sachez-le bien, d'autres âmes encor,
Qui, sans renier Dieu, source du vrai trésor,
Comme l'arbre des monts, fier de ses vigueurs franches,
Se plaisent à jeter au loin toutes leurs branches,
Et qui n'empêchent pas, de peur de se gâter,
Les floraisons d'y poindre et les nids d'y chanter!
Ces âmes-là, monsieur, n'ont point affaire aux vôtres,
Et si, prenant ma place au banquet des apôtres...
A de certains niveaux j'ai voulu me baisser,
Il est certains moments où cela doit cesser!...]
Ah! voici Gonnelin!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GONNELIN.

CONDÉ.

La comtesse est sauvée?
Tu m'en réponds?...

GONNELIN.

Oui, prince, une rude corvée!

CONDÉ.

Tout va bien!... Décampons avant le point du jour.

GONNELIN.

Où?...

CONDÉ.

D'abord, en Béarn... et bientôt, à la cour!

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

POLTROT, seul.

Seigneur, puisque les forts placés à notre tête,
Puisque nos seuls amis dans la grande tempête,
Ceux dont la main devait tenir le gouvernail,
Ont déserté ta barque à l'heure du travail,
Moi, le dernier de ceux qu'éclaire l'Évangile,
Je ne ramasse plus cette épée inutile,
Car elle est désormais trop longue de moitié!...

Seul, cachant mes desseins d'un masque d'amitié,
La nuit, comme un voleur,... et le jour, comme un hôte,
Avec Guise et ses pairs je vivrai côte à côte...
Et je t'immolerai, maître auguste et puissant,
L'Holopherne maudit dont je te dois le sang!...

Il sort dans une grande exaltation.

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

ACTE QUATRIÈME.

A Orléans. Salle d'honneur précédant les appartements particuliers du roi. Porte à gauche, porte à droite, porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS II, MARIE STUART.

FRANÇOIS II, à part. Il est plongé dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main gauche, tandis que Marie Stuart, debout devant une grande glace que porte une dame d'honneur, arrange ses colliers et ses cheveux.

Un simple éclat de bois, et quel trouble s'opère!...
Le front était pâli... l'œil saignait, pauvre père!...

Mettant sa main sur sa tempe.

Il me semble, parfois, que j'ai sa douleur là!...

MARIE STUART, se posant devant le roi, après avoir congédié ses femmes.

Sire, me trouvez-vous belle comme cela?...

FRANÇOIS II, tressaillant et comme réveillé en sursaut.

Pardon!...

Il lui baise la main.

Vous savez bien, plus que belle, charmante!

MARIE STUART, bondissant vers la fenêtre.

Le joli temps, voyez!...

Laissant retomber les bords du rideau.

Mon regret s'en augmente !...

Revenant au roi.

Pourquoi donc, profitant de ce dernier beau jour,
N'avons-nous pas suivi la chasse de la cour ?
Et d'ou vient que le Duc, sans vouloir rien entendre,
Tandis qu'il décidait votre mère à s'y rendre,
Nous a tant suppliés de demeurer chez nous ?
Je ne m'en doute pas... Sire, le savez-vous ?

FRANÇOIS II, haussant légèrement les épaules.

Une intrigue, un projet, quelques nouvelles choses...
Ah ! notre trône, à nous, n'est pas un lit de roses !
Celui qui de ses mains forge le sort des rois
A fait d'un dur métal ce siècle de dix mois !
Et vous, que je rêvais joyeuse autant que bonne,
Vous voilà, pauvre oiseau qu'une cage emprisonne,
A mendier dans l'ombre, avec vos grands yeux doux,
Un rayon de soleil égaré jusqu'à nous !...

D'une voix douce et faible.

Quel mal ai-je donc fait à mon peuple, Marie,
Pour que tous contre moi déchaînent leur furie ?
On ne m'aime donc pas, qu'on veut me renverser ?
Oh ! bien souvent j'hésite et ne sais que penser...
Il me semble parfois qu'on me pousse aux abîmes !...

Mouvement de Marie.

Est-ce moi qu'en mourant accusent les victimes ?
Où n'est-ce pas plutôt, comme on le dit partout,
Ce pouvoir formidable auprès du mien debout,
Les Guises... dont moi-même...

MARIE STUART.

Ah ! sire !... quelle idée !

FRANÇOIS II.

La question du moins serait bientôt vidée,
Si je pouvais, un temps, les éloigner d'ici.

MARIE STUART, avec chaleur.

Pouvez-vous éloigner les affaires aussi ?
Quand de leurs fortes mains, que la rafale inonde,
Vous aurez fait tomber le gouvernail du monde,
Est-ce un prince du sang... un ennemi de Dieu
Qui trouvera le port sous la tempête en feu ?

FRANÇOIS II, se levant convulsivement, avec une énergie momentanée.

Ah! si Dieu le voulait!... Si je pouvais moi-même!
La mort m'a mis trop jeune à ce faîte suprême!
Que de fois dans mon ombre, écoute, écoute un peu,
Entre ce Guise altier qui me traite en neveu,
Et ces princes flottants qu'on ne peut pas soumettre,
J'ai rêvé ce bonheur de me lever en maître,
Et de dire au bourreau, debout à mon côté :
Viens repasser ton fer sur notre volonté !
Car nous n'entendons plus supporter en silence
Ces orgueils fourvoyés jusques à l'insolence !
Ni ces dogmes qu'on trempe au sang des nations,
Ni le choc éternel de ces ambitions
Qui font depuis dix mois lever tant de poussière,
Que nous ne voyons plus notre peuple derrière !

Retombant dans son fauteuil.

Mais tout cela bientôt s'arrête en m'étouffant!
Je suis un souffreteux, un malade, un enfant;
Lamentable héritier des héros séculaires,
Je n'en ai pas la force et j'en ai les colères,

Et quand dans mon sommeil l'un d'eux vient m'avertir,...

Appuyant ses deux mains tremblantes sur sa poitrine.

Je sens là comme un roi qui ne peut pas sortir!...

A part, avec découragement.

Ah! mourir!... oublier!...

Tendant la main vers la reine.

Là, plus près, je t'en prie!...

Marie s'assoit près de lui, la main dans la main.

Quand je ne serai plus, que feras-tu, Marie?

MARIE STUART.

Sire, le méchant mot!

FRANÇOIS II, avec un sourire mélancolique.

Oh! tu me plains à tort,
Laisse-moi me coucher dans la paix de la mort!

Avec terreur.

Que cette cour sinistre à mes yeux se dérobe!
Assez!... Le cardinal a du rouge à sa robe!
Le duc est sans pitié!... Ma mère me fait peur!

Pressant Marie sur sa poitrine.

C'est toi mon seul amour dans ce monde trompeur!
C'est toi le seul regret que j'emporte à la tombe!...

MARIE STUART.

Sire, à votre âge heureux pensez-vous que l'on tombe,
Et que tout soit perdu quand on a dix-huit ans,
Pour quelques jours mauvais, au début d'un printemps?...

FRANÇOIS II, d'une voix lente et basse.

Les printemps sont passés, l'ombre vient... Dans mes rêves,
La nuit, comme des flots qui montent sur les grèves,
J'entends venir au loin de tels événements,

Que je deviens farouche et sombre par moments !..
J'ai des désirs cruels... dont je frémis moi-même !...
Ah! laisse-moi plutôt quitter ce diadème!
Dieu, peut-être, Marie, a fait les mêmes lois
Pour les petits enfants et pour les petits rois !...
Peut-être il est un lieu, plein de silence et d'ombre,
Où sous le dais tremblant des étoiles sans nombre,
Ceux qui n'ont pas vécu jusqu'au terme assigné
Attendent vaguement ceux qui n'ont pas régné !
Ne me plains pas, ô toi, qui seras reine encore !...

Marie, les larmes aux yeux, secoue la tête. — La regardant avec passion.

Nos oncles le voudront... ta splendeur les décore!
Et ces ambitieux, qui sondent l'avenir,
A côté de la France ont l'Écosse à tenir!
Tu partiras, Marie..:

MARIE STUART, avec énergie.

Oh! jamais en Écosse!...
Si Dieu nous condamnait à quelque exil précoce,
Et qu'il fallût, un jour, pauvres faibles enfants,
Sortir, découronnés, des palais triomphants,
Et la main dans la main cheminer sur la terre...
Loin, bien loin de prétendre au sceptre héréditaire,
Ce qui me donnerait une ombre de bonheur,
Ce que j'implorerais comme un dernier honneur,
Gardant le souvenir, à défaut d'espérance,
Ce serait, pour nous deux, au gai pays de France,
Un petit coin tranquille, un château, n'importe où,
Caché dans la Touraine ou bien dans le Poitou,
Sous des arbres touffus, d'où les oiseaux en fêtes
Donneraient, en passant, la réplique aux poëtes,

Et dont nul ne pourrait franchir les verts arceaux,
Qu'à la condition d'être haï des sots !...

Souriant avec fierté.

Je suis de France, moi !...

FRANÇOIS II, d'une voix de plus en plus tremblante.

Dieu t'écoute ! je tremble,
Quand je vois sur ton front trois couronnes ensemble !
Une est déjà si lourde à porter !

Montrant les murs où les armes d'Angleterre sont appendues auprès des armes de France.

Je voudrais,
Malgré le Cardinal qui les fit mettre exprès,
Qu'on arrachât des murs ces armes d'Angleterre !

Baissant encore la voix.

Sais-tu que, cette nuit, — c'est un affreux mystère ! —
J'ai vu, — toi, tu dormais, sous tes cheveux épars, —
De leur écu d'argent sortir les léopards !...
D'abord, ils ont rampé côte à côte, et leur bouche
Semblait lécher ta main qui pendait sur ta couche...
Puis, tous les trois ensemble ont rugi fortement !
Et moi je ne me suis réveillé qu'au moment
Où j'entendais déjà, plein d'une horreur muette,
Crier entre leurs dents tous les os de ta tête...

Avec un cri terrible et les yeux grands ouverts.

Ah !

MARIE STUART, épouvantée.

Qu'avez-vous ?

FRANÇOIS II, montrant d'une main tremblante le collier de corail de Marie Stuart.

Là... là... ce cercle rougissant ..

MARIE STUART, étonnée.

Mon collier?

FRANÇOIS II, revenant à lui.

Oui, j'ai cru...

MARIE STUART.

Quoi?

FRANÇOIS II.

Que c'était du sang!

Il tombe dans son fauteuil.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAVIGNY.

CHAVIGNY, entrant par la droite et s'inclinant profondément.

Sire, monsieur le Duc...

FRANÇOIS II, à Marie, se levant comme épouvanté.

Recevez-le, madame...
Nous nous sentons le corps épuisé, comme l'âme.

Bas, en souriant un peu.

Vous nous redirez tout; on connaît vos talents.
Sa dure politique, aux grands mots violents,
S'adoucit à passer par vous, bouche vermeille...

Il fait signe à Chavigny d'introduire le Duc. — Il sort.

SCÈNE III.

MARIE STUART, LE DUC DE GUISE.

LE DUC, s'inclinant et cherchant des yeux.

Je pensais que le roi...

MARIE STUART, avec gravité et émotion.

Sa Majesté sommeille.

LE DUC.

Comment?

MARIE STUART, appuyant.

Le roi, mon oncle, a de grandes frayeurs...
Il vous en veut... beaucoup!

Geste du duc.

Et nous aussi d'ailleurs,
Pour nous avoir, d'un mot, clouée à notre place,
Quand le ciel est si beau, quand la cour est en chasse!

LE DUC.

Un grave événement...

MARIE STUART, impétueusement.

Tout est grave, avec vous!...
Tenez, il faut changer de système, entre nous,
Le roi s'échappera, je n'en fais aucun doute.

LE DUC, alarmé.

Quoi donc?

MARIE STUART.

On l'avertit, il regarde, il écoute,
Et si j'ai quelque flair à tout apprécier,
Il ne songe à rien moins qu'à vous remercier...

LE DUC, stupéfait.

Moi?

MARIE STUART.

Pour un temps!.

LE DUC.

Madame!

MARIE STUART.

Ah! voilà, je suis franche!

LE DUC, bas, et d'une voix frémissante.

Mais cette royauté... c'est le nid sur la branche,
Mais il suffit d'un bras, moins puissant que le mien,
Pour qu'elle tombe à terre et qu'il n'en reste rien!

MARIE STUART, avec calme.

Qui sait?

LE DUC, à part, avec inquiétude.

Un tel aplomb!..

MARIE STUART, de même.

Tout mal a son remède.
Aux rois, comme aux oiseaux, Dieu peut venir en aide...
Racontez nous plutôt quel motif important...

LE DUC, froidement.

Les Princes vont venir, madame, on les attend.

MARIE STUART.

Les Princes! Eux chez nous, c'est la paix!...

Secouant la tête.

Mais, j'en doute!...

LE DUC.

Qu'ils soient ce qu'on voudra, madame, ils sont en route.

MARIE STUART.

Soyez béni, mon Dieu, nos malheurs vont finir!

LE DUC, à part, avec fureur.

Oh! fort bien! sur leur compte on semble revenir!...
J'entrevois clairement le projet qui s'ébauche!
Si leur moisson est mûre, il est temps qu'on la fauche!...

MARIE STUART, revenant gaiement vers le duc.

Mais alors, n'est-ce pas ? pour amuser le roi,
Il faut trouver demain quelque fête... un tournoi...
Qu'on puisse au moins montrer ce qu'on a de malice !

Riant.

Je me figure Antoine, à cheval, dans la lice,
Chancelant sur sa bête et sur sa volonté.

Le duc ne se déride pas..

Vous avez beau me faire un grand œil irrité,
Il est aussi plaisant que Brisson, je suppose ?
Pour Condé...

Avec un geste de la main.

Pas un mot, Condé, c'est autre chose !...
Et je dois prévenir le chef de ma maison
Que j'en raffole au point d'en perdre la raison.

LE DUC, très-sombre.

Ah ! si vous connaissiez plus à fond sa nature !

MARIE STUART, avec mutinerie.

Moi ?... mais je n'y tiens pas du tout, je vous le jure !

LE DUC.

Permettez !

MARIE STUART, l'interrompant.

En dépit de tous vos arguments,
Je ne vois dans Condé qu'un fou des plus charmants !

LE DUC.

Vous avez tort. Ployé sous le destin contraire,
Mais, pour le dernier coup, d'accord avec son frère,

Dont la faiblesse même a son ambition,
Il vient... Vous comprenez dans quelle intention ?

MARIE STUART, interdite.

Comment ?

LE DUC, baissant la voix.

Un roi, la veille, échappé de l'enfance,
Vêtu comme un malade et presque sans défense,
N'ayant pour résister ni harnais sur la peau,
Ni glaive au ceinturon...

Jouant avec le poignard pendu à sa ceinture.

même comme oripeau !

MARIE STUART, avec effroi.

Non, je ne croirai pas...

LE DUC, lentement.

Le tronçon d'une lance
A fait de la Dauphine une reine de France.
La pointe d'un couteau, que l'on ne veut pas voir,
Peut faire de la reine une veuve, ce soir !...

Il fait un pas vers la droite, comme pour sortir.

MARIE STUART, épouvantée, courant à lui.

Veuve !... Ah ! monsieur le Duc... Si je me suis trompée,
Il ceindra sa cuirasse, il prendra son épée,
Celle de Charlemagne et de François premier,
Et, changeant sa couronne au poids d'un lourd cimier...

LE DUC, l'interrompant.

Jamais ! Sa Majesté paraîtrait se contraindre.
Qui règne en ce pays n'a plus le droit de craindre,
Et ce serait pour nous un piteux désarroi,
Si l'on voyait la peur assise auprès du roi.

MARIE STUART, désespérée.

Mais, alors ?

LE DUC.

Ce n'est pas la chose que je blâme...
Mais le trop d'appareil... quand une simple lame,
Quelque arme de défense, où tombe son regard...

Jouant toujours avec son poignard.

Un poignard seulement...

MARIE STUART, mettant la main sur le poignard.

Donnez-moi ce poignard !

Le duc feint d'hésiter. Elle le prend.

Donnez-le-moi, mon oncle, en cette conjoncture,
Je veux, sans plus tarder, le mettre à sa ceinture,
J'en frapperais moi-même un allié trompeur.
Des deux coussins du trône aucun n'est pour la peur !

LE DUC.

Oh ! vous comprenez donc, devant cette menace,
Que ce jour ne vaut rien pour courir à la chasse,
Et que la reine mère est beaucoup mieux là-bas,
Quand il me faut des cœurs dont je ne doute pas.

MARIE STUART, scandalisée.

Sa mère... c'est sa mère... y songez-vous ?

LE DUC, froidement.

J'y songe !

MARIE STUART, cachant sa tête dans ses mains.

Horreur !

LE DUC.

Dans tous ses fils son pouvoir se prolonge.
Et les minorités ont des charmes si doux,
Qu'elle oublierait bientôt la mort de votre époux !

Geste de Marie Stuart.

Mais nous, à qui le ciel a confié sa garde,
Nous que le châtiment des perfides regarde,
Au premier mouvement fait par Sa Majesté,
Dès que le roi, doutant de leur fidélité,
Où même n'ayant plus assez de patience
Pour subir l'impudeur d'une telle audience,
Aura touché cette arme avec le bout des doigts;
Vingt glaives près de lui brilleront à la fois,
Vingt sujets dévoués, dont il sait le courage,
Aux flots d'un sang maudit laveront cet outrage:
Et, par l'autorité de la punition,
Sauveront, d'un seul coup, toute la nation!

MARIE STUART, faisant un pas vers la gauche pour sortir.

Bien! je cours chez le roi, qui, lui-même, se leurre...

LE DUC, vivement.

Le temps marche; il seront ici dans un quart d'heure...
Afin que tous nos faits soient d'avance arrêtés,
Je vous suivrai chez lui.

S'inclinant.

Si vous le permettez!

Il suit Marie Stuart, qui sort à gauche, et fait un signe d'intelligence à Brisson, qui arrive par la droite.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE BRISSON, LA COMTESSE DE BRISSON.

LA COMTESSE. Brisson la tient par la main.

Que voulez-vous enfin? Que faut-il que je fasse?
Vous m'avez, dès l'aurore, interdit cette chasse,

Et je devais, chez moi, m'enfermer loin du jour...
Pourquoi ce changement... et cet habit de cour?...

BRISSON, froidement.

Parce que j'ai besoin de vous ici, madame.

LA COMTESSE.

De moi?... de moi, monsieur? Mais jamais votre femme
N'est mise de moitié dans vos plans.

BRISSON, avec ironie.

Par la mort!
Madame de Brisson croit-elle que j'ai tort?

LA COMTESSE.

Non! mais j'eusse aimé mieux oublier, dans mon ombre,
Pour un jour seulement, vos insultes sans nombre.

BRISSON.

C'est un remords, madame! un remords m'est venu,
Je suis comme cela.. je mets mon cœur à nu!
Et vous ayant privée, à l'endroit de la chasse,
Je vous devais, ce soir, une autre fête en place.

LA COMTESSE.

Comment?...

BRISSON.

Sur mon honneur! n'en prenez de souci!
Car vous n'y perdrez rien! C'est une chasse aussi!...

La comtesse le regarde avec anxiété.

Là, près de moi, parmi les dames de la reine,
Celle qui, plus que l'autre, est votre souveraine,
Vous pourrez voir... Le temps de la feinte est passé,
Puisque de cette femme

Il montre la porte de Catherine.

on s'est débarrassé !
Et qu'avant son retour nous finirons l'affaire !...

LA COMTÉSSE, à part.

Quelque intrigue !... un complot contre la reine mère !...

BRISSON, avec une emphase ironique.

Spectacle inattendu !... spectacle étourdissant !...
L'arrivée, au palais, des deux princes du sang !...

LA COMTESSE, dédaigneusement.

Et que me font à moi vos princes ?...

BRISSON.

Rien, sans doute !...
Mais ne se peut-il pas qu'ils aient pris sur la route,
Pour les accompagner en ce jour solennel,
Ceux qu'attache à leur cause un lien fraternel,
Ces dignes Réformés, qui, pleins de cœur et d'âme,
Tombent sur les maris... fort à propos, madame !
Ou ceux qui, plus discrets, en chapeau rabattu,
Se contentent, la nuit, de sauver la vertu !

LA COMTESSE, à part, très-émue.

Ciel !... j'ai donc mis ses jours dans quelque trame affreuse !

BRISSON.

N'est-ce pas ?... n'est-ce pas que vous êtes heureuse ?
Et qu'on pourra connaître, au rayon de vos yeux,
Celui qu'il faut, ce soir, remercier le mieux ?
Oh ! vous n'avez pas peur, vous, des hommes d'épée !
Et si d'un peu de sang votre robe est trempée,
Ce ne sera jamais pour la première fois,
Tant vous avez couru les chemins et les bois !..

LA COMTESSE.

Monsieur!... vous oubliez, en tenant ce langage,
Que vous m'aviez vous-même ordonné ce voyage.

BRISSON.

Vous ai-je donné l'ordre aussi de me cacher
Le nom de ce héros qu'on s'épuise à chercher?...

LA COMTESSE.

Je l'ignore, monsieur... Quelle rage est la vôtre!...

BRISSON.

Mais l'autre, en ce taudis?

LA COMTESSE, avec force.

Je n'en connais pas d'autre!

BRISSON, froissant une lettre dans ses mains.

Par le ciel ou l'enfer!... cette lettre a raison!

A la comtesse.

C'était le même, alors... celui de la maison?

Silence de la comtesse.

Parlez!...

Même jeu.

Je vous l'ordonne!... assez de stratagème!

Nouveau silence.

Par mon autorité d'époux!...

LA COMTESSE, froidement.

C'était le même.

BRISSON.

Ah! vous avouez donc le fait du rendez-vous?
A genoux!...

La faisant ployer de force.

Je vous dis de vous mettre à genoux!

LA COMTESSE, se relevant, avec dignité.

Non, monsieur! j'ai le droit de vous parler en face,
Debout devant l'insulte et devant la menace!
En ces jours qui sont pleins de massacre et de deuil,
J'ai porté votre nom plus haut que votre orgueil,
Vous gardant près du Dieu qui nous retrouve en somme,
Contre vos cruautés, le salut de cet homme!

Geste d'incrédulité du comte.

Je lui dois tout, vous dis-je!... ah! qu'on le croie ou non,
Voilà son titre! Il est proscrit, voilà son nom!...
Je ne vous permets pas d'en chercher davantage!
Car ce peu de fierté qui m'échut en partage
Après de tels soupçons se résume en dégoût!...
C'est un aveu, je crois, qu'on peut faire debout!

Brisson fait un pas. — Elle se réfugie contre la porte de la reine mère

Arrière!... En ce palais où votre bras m'entraîne,
J'échappe à vos fureurs... j'appartiens à ma reine,
Celle qui me sait pure, en face de mon Dieu!...

Poussant la porte du fond et disparaissant.

Votre puissance, à vous, se termine en ce lieu!

SCÈNE V.

BRISSON, LE DUC DE GUISE.

LE DUC.

Brisson!... je vous cherchais!

BRISSON, balbutiant.

Moi de même...

LE DUC.

Vos hommes?

BRISSON, montrant l'entrée à droite.

Ils sont là!...

LE DUC.

Bien... Je tremble, au point où nous en sommes,
Qu'un retard imprévu ne vienne tout changer!

BRISSON.

Grand Dieu! que dites-vous?

A part.

Ne pouvoir me venger!

LE DUC.

C'est une crainte en l'air, nous aurons notre fête!...
Pas un cri, pas un mot, pas un signe de tête,
Nul de vous, devant eux, ne doit se découvrir!...
On borde ainsi la route à ceux qui vont mourir!...

BRISSON.

Le signal?... le signal?...

LE DUC.

Quand le roi, d'aventure,
Touchera le poignard pendu à sa ceinture!...

BRISSON.

Duc, j'en fais le serment... On peut compter sur moi!
Sourd comme la vengeance et fort comme la loi,
J'aurai du sang aux mains, j'ose vous le prédire!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONTESQUIOU.

MONTESQUIOU, ému, haletant, montrant la porte de droite.

Les voilà!...

LE DUC, à Brisson, qui sort à droite.

L'œil au guet!...

A Montesquiou lui montrant la gauche.

Prévenez le roi!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS II, MARIE STUART.

MONTESQUIOU, au roi, qui paraît à gauche avec la reine.

Sire!...

FRANÇOIS II, il porte le poignard à sa ceinture.

Nous avons entendu le bruit qu'on fait en bas!

MARIE STUART, bas au duc.

Si l'on avertissait le chancelier?

LE DUC, même jeu.

Non pas!
Monsieur de l'Hôpital est à la reine mère.

FRANÇOIS II, prenant place auprès de Marie Stuart.

Bel oncle, Dieu nous donne une jeunesse amère,
Qu'il nous faille ainsi craindre avec tous nos parents!

LE DUC.

Sire, on en peut nommer qui sont bien différents!

FRANÇOIS II, lui tendant la main.

Nous le savons... merci!...

Le duc baise la main du roi.

Votre sollicitude
Ayant dans notre cœur remis la certitude,

Nous rougissons bien fort de ces soupçons jaloux
Qu'on nous voulait, cher oncle, inspirer contre vous.
La révélation du complot prêt à naître
Nous fait voir clairement de quel bord est le traître,
Et c'est un don du ciel, quand un roi peut frapper,
Comme celui d'en haut, sans peur de se tromper!...
Attendez le signal!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANTOINE DE NAVARRE, CONDÉ, GONNELIN, PLUSIEURS SEIGNEURS de la suite des princes du sang, BRISSON, CHAVIGNY, GARDES, armés.

Brisson, accompagné de Chavigny, range les gardes dans le fond et aux deux côtés de la porte de droite. Antoine de Navarre, pâle, inquiet, salue à droite et à gauche, sans qu'un seul homme se découvre ou s'incline devant lui.

CONDÉ, bas à Antoine.

Un peu d'orgueil, mon frère!
On n'a pas, étant roi, de courbettes à faire!
Si, comme je le crains, nos jours sont en danger,

Avec émotion.

Ton fils, le Béarnais, grandit pour nous venger!...
Quelqu'un lui portera nos chemises sanglantes!...

Il regarde Gonnelin.

ANTOINE DE NAVARRE, s'inclinant devant le roi, Condé un peu derrière lui.

Sire!

FRANÇOIS II, sans faire un mouvement.

On vous attendait, et les heures sont lentes,
Qui vont de nos désirs à vos soumissions.

ANTOINE DE NAVARRE, très-ému.

Souffrez qu'en écartant toutes les passions,
Tous les faits mal connus... toutes les calomnies...

CONDÉ, s'avançant d'un pas et s'inclinant.

C'est vrai, sire ! il vaut mieux des choses définies,
Qu'un soupçon ténébreux dans l'ombre échafaudé.

FRANÇOIS II, froidement.

Nous n'interrogeons pas le prince de Condé...

CONDÉ, après un silence.

Vous me pardonnerez... j'ai dû le croire, sire,
A ces « soumissions » que vous venez de dire,
Et qui, logiquement, ne s'adressent qu'à moi,
Car de nous trois, ici... moi seul ne suis pas roi !

ANTOINE DE NAVARRE, effrayé.

Mon frère !...

CONDÉ, s'inclinant devant lui.

Majesté, le monde vous regarde !...

ANTOINE DE NAVARRE, bas à Condé.

Vous nous perdez tous deux !

MARIE STUART, bas au roi, avec terreur.

Ils causent, prenez garde !...

FRANÇOIS II, d'une voix tremblante de colère et regardant Antoine terrifié.

Un roi !... par la mort-Dieu !... ce n'est pas d'aujourd'hui
Qu'on en voit s'incliner de plus puissants que lui !

Pour quelques pastoureaux le galoubet aux lèvres,
Qui du flanc d'un rocher pendent comme des chèvres,
On ne se donne pas avec impunité
Les airs d'avoir un peuple et d'être Majesté !
Et c'est, il faut le dire, une pitié profonde,
Quand sur si peu de chose un tel orgueil se fonde,
Qu'on ose, devant tous, en invoquant son droit,
Nous marchander ici le respect qu'on nous doit !...

ANTOINE DE NAVARRE, balbutiant.

Ah ! sire !...

FRANÇOIS II, montrant le duc.

Demandez à notre oncle de Guise
Combien d'heures il faut pour que son fer s'aiguise,
Et ce que pèsera dans son grand gantelet
Votre petit royaume... avec son roitelet !...
En s'étirant, un jour, le long bras des Espagnes
A couvert la moitié de toutes vos campagnes !...

Montrant de nouveau le duc.

Demandez-lui, monsieur, afin d'être fixé,
Ce qu'il en restera, quand nous aurons passé !...

Grand silence.

CONDÉ, d'une voix ferme.

Sire, il en restera ce que Dieu fit lui-même :
Le droit d'un peuple avec le droit d'un diadème !
Ce Dieu qui nous gouverne, et ne mesure pas
La dignité d'un prince au poids de ses États,
Du faible qu'on opprime est le vengeur auguste ;
C'est lui qui fait tomber dans l'oreille du juste ;
Un mot grave au vainqueur, doux aux vaincus : « Demain ! »
Or quand, le casque en tête et la rapière en main,

Vous aurez balayé de la terre où nous sommes
Ce pauvre petit peuple où l'on trouvait des hommes!
Quand de ces durs rochers, qu'on bafoue en passant,
Vous aurez fait couler l'avalanche du sang,
Et qu'on ne verra plus, de notre renommée,
Qu'un peu de cendre, hélas! sous un peu de fumée...
Sire, songez-y bien, ce sera le moment!
Veillez! car tout à coup, sans avertissement,
Un brandon peut jaillir de cette cendre immonde
Assez vivace encor pour embraser un monde!

FRANÇOIS II, se levant avec fureur, le bras tendu vers Condé.

Par mon sceptre!... je crois que vous nous menacez!...

Rumeur confuse. Les gardes tirent tous leurs épées, l'œil fixé sur le roi, attendant le signal définitif. Le roi va baisser son bras vers son poignard.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CATHERINE DE MÉDICIS, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LA COMTESSE DE BRISSON, QUELQUES DAMES D'HONNEUR.

CATHERINE, apparaissant à la grande porte du fond; derrière elle le chancelier, puis les dames, plus loin.

Mon fils!...

Tous se retournent et s'arrêtent, le roi laisse retomber son bras sans donner le signal. La reine mère passe au milieu des gardes, en saluant et en feignant de prendre comme un honneur pour elle les cris et les épées nues. La comtesse de Brisson est près d'elle.

Merci, messieurs!... ces saluts empressés!...

LA COMTESSE, reconnaissant dans Condé l'homme qui l'a sauvée.

Lui !

CATHERINE, bas à la comtesse.

Vous avez dit vrai, Comtesse, plus d'alarmes ;

S'adressant aux gentilshommes.

Bien !... nous vous dispensons de nous porter les armes !

A Marie Stuart qui se jette au-devant du roi pour le protéger.

Comment donc ?... mais, ma fille, on dirait de l'effroi !
Aurait-on peur, ici, de la mère du roi ?

LE DUC, bas à Brisson.

Par la sang-Dieu, Brisson, notre peine est perdue !

BRISSON, à part.

Sans doute, avec ma femme elle s'est entendue !

Cherchant parmi les seigneurs protestants.

Lequel ici ? lequel ?...

CATHERINE, se retournant vers les princes, comme les voyant tout à coup.

Un rêve éblouissant !
Antoine avec Condé ! nos deux princes du sang !

LA COMTESSE, à part, regardant Condé.

Ah ! le prince !

FRANÇOIS II.

En effet, ma mère, c'est un rêve !
Il est temps aujourd'hui que le voile se lève :
Eux, des princes du sang ?... ce sont des ennemis !...

CATHERINE.

Ah ! sire, on ne sait pas, et le doute est permis !...

FRANÇOIS II, hésitant d'abord, puis soutenu par le regard de Marie Stuart.

On croit avoir... on a trop de preuves certaines ;

Montrant Condé.

Les révélations l'accablent par centaines,
Mais n'eût-on pas percé ses intrigues à jour,
Que son départ soudain, sa fuite de la cour,
Signaleraient assez le coupable.

Geste de Condé qui veut répondre.

Silence !
D'autres ont mission d'ouïr votre défense ;
Chavigny, Montesquiou, nous sommes décidé ;
Qu'on arrête à l'instant le prince de Condé.

LE DUC, désespéré, bas à Marie Stuart.

Le poignard !... le poignard !...

Marie parle au roi, qui reste immobile sous le regard fixe de sa mère.

CHAVIGNY, allant à Condé.

Mon prince, votre épée !

CONDÉ, froidement.

Soit !... la voilà, monsieur, solide et bien trempée.

Avec un regard de mépris vers le duc de Guise.

Elle pouvait tomber dans de moins braves mains !

Montesquiou et Chavigny se tiennent près de Condé.

LA COMTESSE, courant vers la reine mère.

Mais sauvez-le, madame !

LE CHANCELIER, au roi, poussé par Catherine.

Au séjour des humains,
Sire, la vérité n'apparaît tout entière
Qu'après la passion, mauvaise conseillère !...

FRANÇOIS II, sévèrement.

Monsieur de l'Hôpital nous paraît oublier !...

LE CHANCELIER, un genou en terre.

Grâce !...

FRANÇOIS II, froidement.

Relevez-vous, monsieur le Chancelier.
C'est haute trahison !...

Se levant et se tournant vers Antoine.

Pour vous, roi de Navarre,
Si jamais votre esprit dans les rêves s'égare,
Que ce châtiment-là vous serve de leçon !
La certitude, un jour, peut sortir du soupçon.
Tâchez, dorénavant, que nos craintes soient vaines !

Saluant toute l'assemblée.

Salut !

LE DUC, bas, en frémissant, à Brisson.

Ce pauvre roi n'a donc rien dans les veines !

Sortie du roi et de toute la cour.

SCÈNE X.

CONDÉ, LA COMTESSE, BRISSON, LA REINE MÈRE, MONTESQUIOU, GARDES.

LA COMTESSE, à Condé, qui marche vers la droite accompagné de Montesquiou et de Chavigny.

Vous, prince de Condé !... vous !

CONDÉ, à la comtesse, en passant devant elle.

Moi-même, en effet !

Vous avez bien joué, madame, c'est parfait!. .
Votre mari sans doute aura sa récompense!

BRISSON, à part.

Ah! je commence à voir ce qu'il faut que j'en pense...
Mais, jour de Dieu! c'est moi qui tiendrai les verrous!

Il sort.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, CATHERINE, BRISSON.

CATHERINE, retenant la comtesse dans ses bras.

Allons, ma pauvre enfant, ma fille. calmons-nous!

LA COMTESSE, désignant le prince qui est sorti.

Il m'accuse!... il m'accuse!... et j'ignore, insensée,
La route ténébreuse où vous m'avez poussée!
Mais j'aperçois au bout, madame, et j'en mourrai,
Je ne sais quoi d'horrible et de désespéré!

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

ACTE CINQUIÈME.

La prison d'Orléans. — Fenêtres grillées au fond. — Porte à droite et à gauche. — C'est le jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE DE CONDÉ, GONNELIN.

CONDÉ, lançant les dés. Il est assis à gauche, devant une petite table garnie de bouteilles; Gonnelin lui fait vis-à-vis, mais avec une physionomie défaite et désespérée.

Onze!... Juste un de plus!... gagné!... Je recommence!

Jetant les dés.

Neuf!...

Avec une grimace et passant le cornet.

A toi... j'ai perdu.

Gonnelin lance les dés avec tant de distraction qu'ils roulent en dehors de la table.

Mais c'est de la démence!

Voilà deux fois, déjà, que tu les fais rouler!...

Gonnelin ramasse les dés en sanglotant et en cachant ses yeux avec son cornet.

Allons, bon! maintenant, les larmes vont couler!

Riant.

Prends garde!... ton cornet n'est pas une gouttière!

GONNELIN, avec effort.

Pardon!

Il lève le cornet et laisse retomber sa main, en sanglotant.

Je n'y vois plus!... mon âme tout entière...

CONDÉ, l'interrompant.

Vrai Dieu! mons Gonnelin, vous gâtez le métier!
Parce que deux cent vingt belîtres à mortier
Ont requis le bourreau de me couper la tête,
Faut-il, en attendant, pleurer comme une bête,
Et perdre une minute à regretter si fort
La vie? — un passe-dix dont la râfle est la mort?
D'honneur! j'y tiens très-peu depuis mon aventure,
Et je trouve à propos de rendre à la nature,
— Pour qu'elle puisse en faire autre chose à son gré, —
La carcasse d'un sot qu'une femme a leurré!...

Avec émotion et désespoir.

Dire que je l'aimais bien plus que tout au monde!...

GONNELIN.

Hélas!...

CONDÉ.

Un tel échec veut une nuit profonde,
Et je ne connais rien d'aussi piètre, au grand jour,
Qu'un coffret sans doublons — et qu'un cœur sans amour!

Montrant le cornet à Gonnelin.

A toi, mon brave, à toi!

Gonnelin reste anéanti.

Si tu n'es pas plus drôle,
J'ignore dans quel but tu t'es fait mettre en geôle!
Le vieux Brisson suffit à mon amusement.
Ce digne scélérat n'a pas tout l'agrément

Qu'il attendait d'abord de son petit négoce :
J'aplatis son orgueil sous ma gaîté féroce,
Si bien qu'il ne sait pas, dans ce duel hasardeux,
Lequel est aujourd'hui le plus blessé des deux,
Et parfois se demande, étonné que je rie,
Jusqu'à quel point sa femme a sauvé la patrie.
C'est ma vengeance, à moi. — Tu comprends bien cela?

Montrant de nouveau le cornet.

Sandis!.. si tu ne peux vider ce cornet-là,

Prenant un flacon et emplissant un verre.

Sèche l'autre à l'instant... C'est un fort bon remède.
L'humide radical a chez toi besoin d'aide.

Brisson entre.

A ta santé, pleurard...

Il élève son verre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRISSON.

CONDÉ.

A la vôtre, Brisson...

Il boit.

Vous vous porterez bien...

Faisant claquer sa langue

C'est du vrai jurançon..

Se frappant la tête.

Diantre! Nous eussions dû débuter par les dames.
C'est à recommencer...

A Gonnelin.

Lève ta coupe... aux femmes!...
A ce sexe adoré, fidèle et ravissant...

Il boit avec componction.

BRISSON, à Gonnelin.

Il faut sortir, monsieur !

GONNELIN.

Moi ?

BRISSON.

Vous,... ordre pressant.

CONDÉ, posant vivement son verre.

Ordre pressant, de qui ?... La forme est un peu dure...

A Brisson.

Heureusement, bonhomme, on sait sa procédure :
L'arrêt du Parlement, consigné sur vélin,
M'ampute de la tête... et non de Gonnelin.
Vous plaisantez...

Il lui tourne le dos.

BRISSON, froidement.

Non pas!

CONDÉ, à Gonnelin, montrant Brisson, avec hauteur.

Il répond, ce me semble ?

BRISSON, se redressant.

Mieux encore, — il agit...

Appelant des gardes.

A moi, tous quatre ensemble...

Montrant Gonnelin.

Qu'on l'emporte...

Les gardes s'approchent.

GONNELIN, avec un cri déchirant.

Mon maître !...

CONDÉ, s'interposant entre Gonnelin et les gardes.

Ils ne te feront rien...

Aux gardes.

Je m'appelle Condé, drôles, songez-y bien!
Je suis cousin du roi, prince du sang.

Les gardes hésitent.

BRISSON, froidement.

Vous êtes
Un simple condamné, dont les chaînes sont prêtes!

CONDÉ, cherchant instinctivement son épée absente.

Misérable!

Gonnelin se précipite sur Condé pour le retenir.

BRISSON.

A quoi bon ces airs malencontreux?
Vous pesez moins, ici, que le dernier d'entre eux.
Car l'inflexible loi qui de vos jours dispose
D'homme que vous étiez fait de vous une chose!

CONDÉ, saisissant une bouteille.

Attends!...

Tous les gardes restent en place, devant l'air déterminé du prince.

GONNELIN, le tenant toujours... aux gardes.

Mon pauvre maître! Ah! messieurs, laissez-moi!...
Je peux baiser sa main sans offenser le roi!...
Dans la fatalité sinistre qui l'enlace,
Ma place est à ses pieds... une petite place!...
Comme elle était aux jours de la prospérité!

Baissant la voix.

Lui ne sait pas encor toute la vérité.
Moi, je comprends!... voilà, messieurs, pourquoi je pleure!
Laissez-moi là, messieurs!

BRISSON, faisant signe aux gardes de le saisir.

Impossible à cette heure!

A part, regardant Condé qui frémit.

J'ai trouvé le moyen de l'émouvoir un peu.

GONNELIN, couvrant de baisers la main de Condé.

Oh! mon ami!... mon prince!

Condé l'embrasse avec émotion.

on nous sépare!

Les gardes l'entraînent.

CONDÉ.

Adieu!...

SCÈNE III.

CONDÉ, BRISSON, DEUX GARDES.

CONDÉ, après un instant de stupéfaction, jette son tabouret derrière lui.

Mais j'y suis maintenant!...

Se frappant la tête.

Mais je comprends l'histoire!

S'avançant froidement vers Brisson.

Pour aujourd'hui?

BRISSON.

Non pas!

CONDÉ.

Pour demain?

BRISSON.

C'est à croire!

CONDÉ, haussant les épaules.

Expliquez-vous, que diable! et parlez franchement!
Vous m'avez exposé, bien gratuitement,
A des extrémités dont je rougis moi-même!
Je voyais dans ce fait la suite d'un système;
Mais je vous jure, ici, que tout est pour le mieux,
Du moment qu'on apporte un motif sérieux!

Regardant les gardes.

C'est fort aimable à vous, quand chacun me renie,
De m'amener, chez moi, si bonne compagnie!

Les saluant de la main.

Mille grâces, messieurs... enchanté de vous voir!
N'en doutez pas!

A Brisson qui s'assoit insolemment.

Brisson, vous pouvez vous asseoir!
Nous vous le permettons... point de cérémonie,
Vous avez, près de nous, une peine infinie,
Et l'on sait qu'à votre âge il faut se reposer!

Brisson met son chapeau qu'il tenait à la main.

Parfait, ne craignez rien, ce n'est point abuser!
Couvrez-vous! Cette chambre a les murailles fraîches!

BRISSON, à part, le regardant avec rage.

Quelque espoir le soutient, ou son crâne a des brèches!...

Brisson renvoie les gardes.

CONDÉ, d'un ton philosophique, s'allongeant sur une chaise qu'il a placée près de Brisson.

La vie étant donnée, avouons, entre nous,
Qu'à propos de la mort tous les hommes sont fous!

Brisson se retourne involontairement.

Nous pouvons bien parler de cela, l'un et l'autre,

Moi, si près du cercueil, vous, si peu loin du vôtre!

Brisson fait une grimace.

Or, n'est-ce pas, vraiment, un suprême bonheur
Que de sortir du monde avant le déshonneur?

Brisson frémit.

Je n'atteindrai jamais cette époque chenue
Où le cœur, par degrés, baisse comme la vue!
Je ne connaîtrai pas ces dédains outrageants
Que toute beauté jeune a pour les vieilles gens!
Et j'irai chez les morts sans le désavantage
De laisser après moi quelque grotesque image!
Pensez-vous autrement, vous qui devez savoir
Ce qu'était le matin et ce que vaut le soir?
Et dont la barbe, au moins j'en ai la confiance,
N'a pas dû grisonner sans quelque expérience?

Silence dédaigneux de Brisson.

Votre décision ne vous compromet pas!...
Pourtant, qui ne dit mot, vous savez?... En tous cas,

Emplissant son verre.

Je bois à vous, mon hôte, en ce beau jour de fête!

BRISSON, à part, tandis que Condé boit.

Si je pouvais couper sa langue avant sa tête!
Tant d'aplomb doit cacher quelque moyen obscur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GEOLIER, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

LE GEOLIER.

Monsieur le chancelier...

Le geôlier se retire.

BRISSON, à part, avec rage.

Mort-Dieu !... j'en étais sûr !

S'avançant entre Condé et M. de l'Hôpital.

Pardon !...

LE CHANCELIER.

J'ai l'ordre.

BRISSON, insistant.

Mais !...

LE CHANCELIER, montrant un papier.

La carte est parafée !

Il lui indique du doigt qu'il ait à sortir avec les gardes.

CONDÉ, d'un ton de protection, à Brisson, qui sort.

Prenez donc un peu d'air, Brisson... une bouffée !...
Nous vous donnons congé... mais revenez bientôt !

Brisson sort.

SCÈNE V.

CONDÉ, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

CONDÉ, gaiement, au chancelier qui s'incline.

Désespéré, monsieur !

Montrant du bras l'appartement.

Véritable tripot !
Meubles défectueux...

Indiquant les fenêtres grillées, sans rideaux.

Jour qui vient à sa guise.
Dame ! c'est moins galant que chez messieurs de Guise !
Je ne suis, il est vrai, qu'un prince du sang, moi !
Les temps sont durs, monsieur, pour les parents du roi !...

LE CHANCELIER.

Un tel prince, sur qui tant d'honneur se concentre,
Fait du plus vil cachot un palais, quand il entre!
Et tout héros sur terre a cette qualité,
Que son éclat grandit dans son adversité!

CONDÉ, souriant.

Convenez qu'à ce prix c'est payer cher mon lustre!

LE CHANCELIER, baissant la voix.

Rien n'est perdu... poussé par une main illustre,
Je viens vous apporter...

CONDÉ.

Quoi, monsieur?

LE CHANCELIER.

Des conseils!...

CONDÉ, se levant.

Monsieur de l'Hôpital, dans des moments pareils,
Tout avis est de trop, de quelque endroit qu'il tombe.
Je suis plus vieux que vous, moi qui touche à la tombe,
Et vous pouvez connaître, à ma sérénité,
L'aplomb d'un cœur loyal devant l'éternité!
J'ai lutté pour mon roi, monsieur, voilà mon crime!
J'ai fouetté de mon gant le lâche qui l'opprime!
Et n'ayant que l'honneur qui puisse me couvrir,
J'ai, dans ce siècle infâme, assez fait pour mourir!

LE CHANCELIER.

Prince!... la reine mère en a versé des larmes!
C'est elle...

CONDÉ, avec ironie.

Sa pitié ne manque point de charmes!
Mais je sais la valeur de sa protection!

LE CHANCELIER.

Si, calmant à ma voix son indignation,
Votre Altesse daignait...

CONDÉ.

Allez toujours, j'écoute !

LE CHANCELIER, avec instance.

Un mot... au duc de Guise...

Mouvement de Condé.

Oh ! pas de vous, sans doute !...
Mais de moi seulement...

Nouveau geste de Condé.

Mais... de qui vous voudrez !...
Pour la forme, mon prince... Et vous vous sauverez !...
Une détention... c'est l'avenir encore !

CONDÉ.

L'avenir qui m'attend, au lever de l'aurore,
Je le connais du moins, monsieur le chancelier,
Il est digne de moi, digne d'un chevalier ;
L'autre échappe aux regards...

Le regardant en face.

Répondez-vous de l'autre ?

LE CHANCELIER, timidemnt.

Cette combinaison...

CONDÉ, l'interrompant.

Quelle erreur est la vôtre,
Si vous rêvez encore une combinaison !
Le seul traité possible avec cette maison,
Il est écrit, monsieur, sur le fer de ma lance !...
Pris dans leur imposture et dans leur violence,

Je ne descendrai pas à leur tendre la main,
Dans l'espoir d'ajouter quelques jours à demain !...

Se levant.

J'ai dit.

Tendant la main au chancelier qui la baise.

Merci, d'ailleurs, de ce dévoûment rare !...
Puissiez-vous échapper aux forfaits qu'on prépare,
Ou mourir, comme moi, sans trop vous désoler,
Avant les flots de sang que l'on verra couler !

LE CHANCELIER, *désespéré, les bras au ciel.*

Tout est fini pour vous !

Condé reste silencieux. Le chancelier marche vers la porte et à part.

Et pour la reine mère !...

Il ouvre la porte pour sortir, Brisson rentre.

SCÈNE VI.

CONDÉ, BRISSON, DEUX GARDES.

BRISSON, *à part.*

Plus de doute, à présent !... la manœuvre est bien claire !
Il sait qu'en certain lieu quelqu'un prend son parti !

Le regardant de coin.

Le calme qu'il avait ne s'est point démenti :
Toujours le rire aux dents, — toujours la tête haute !
S'il allait m'échapper !...

CONDÉ, *s'avançant vers lui.*

Qu'avez-vous donc, mon hôte ?
Vous voilà sérieux comme un enterrement !
Vive Dieu ! tout va bien !... j'ai du nouveau !

BRISSON, épouvanté.

Comment?

CONDÉ.

Vous saurez que ma vie, en baisse tout à l'heure,
Vaut la vôtre, si même elle n'est pas meilleure!
Et que le duc de Guise, après tous nos débats,
N'attend qu'un mot de moi pour tomber dans mes bras.
Le prince de Condé devient blanc comme neige.

BRISSON, d'une voix altérée.

Et ce mot qu'on attend... vous le direz?

CONDÉ, d'un ton dégagé.

Que sais-je?

BRISSON, reprenant un peu d'espoir.

Alors...

CONDÉ, lui frappant sur l'épaule.

Rassurez-vous!...

Brisson ouvre de grands yeux.

Tout réglé par compas,
Tout pesé mûrement... je ne le dirai pas!

BRISSON, tremblant d'inquiétude.

Vous raillez, monseigneur!

CONDÉ.

Pas du tout, et pour cause,
La preuve la plus claire à donner de la chose,...

On entend clouer l'échafaud.

C'est ce bruit d'échafaud qu'on ne fait pas cesser!

BRISSON, à part

C'est juste.

CONDÉ, à part.

S'il osait, il viendrait m'embrasser!

Haut.

Que diable! on a, monsieur, de la délicatesse!
Et je croirais manquer à toute politesse
Si je privais vos yeux d'un spectacle attendu,
Après tout le repos que vous avez perdu!
Je vous dois bien cela, Brisson...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GEOLIER, LA COMTESSE, sous le costume de la reine mère, UN GARDE.

LE GEOLIER.

La reine mère!

CONDÉ, à part.

La reine!

Un garde fait signe à Brisson de sortir. Brisson s'incline et sort par la droite.

BRISSON, à part.

Oh! le démon se mêle de l'affaire...

SCÈNE VIII.

CONDÉ, LA COMTESSE DE BRISSON, très-voilée.

CONDÉ, s'inclinant.

Tant d'honneur!

Relevant la tête et reconnaissant la comtesse qui a écarté son voile.

Vous !...

Il recule.

LA COMTESSE, d'une voix basse et tremblante.

Silence... un seul mot entendu,
Je suis déshonorée... et vous êtes perdu...

CONDÉ, avec mépris, toujours à l'écart.

Le cas dont vous parlez changera peu les choses...

La montrant du doigt.

C'est un dernier chapitre à vos métamorphoses,
Digne de vous...

LA COMTESSE.

Grand Dieu !

CONDÉ.

Digne de l'autre aussi...
Or donc, pas plus que moi n'en prenez de souci.
Nous avons retiré de tout ce stratagème
Ce qu'il en peut sortir d'excessif et d'extrême...
La cause ne saurait donner d'autres effets,
J'ai la mort, — vous la honte, et nos bilans sont faits.

LA COMTESSE.

De grâce...

CONDÉ.

Seulement, fière d'un tel génie,
Vous m'eussiez dû laisser la paix de l'agonie,
Et c'eût été, peut-être, un acte plus humain
De borner vos plaisirs aux choses de demain.

LA COMTESSE, hors d'elle-même.

C'est à moi... c'est à moi qu'on dit cela ?

CONDÉ, froidement.

Sans doute,
Puisqu'au dernier moment votre impudeur s'ajoute
A ce hideux complot que vous avez bâti...

LA COMTESSE, reculant d'un pas.

Moi!... — Prince de Condé, vous en avez menti!...

CONDÉ, très-ému.

Madame...

A part.

Cet accent...

LA COMTESSE, frémissante.

Qui de nous trompait l'autre?
Vous connaissiez mon nom, — vous me cachiez le vôtre;
Je n'ai jamais été, dans cet événement,
Qu'un prétexte commode, un banal instrument,
Et j'y gagne, aujourd'hui que vous faites naufrage,
La haine d'un époux, — sans compter votre outrage...

Geste de Condé.

Oh! ne répondez pas... je dis la vérité!
Depuis le mot cruel que vous m'avez jeté,
Mon cœur impatient n'a connu qu'une envie:
Prouver son innocence aux dépens de ma vie!...

Montrant son costume.

La reine mère, assise auprès du roi souffrant,
Permet, sans l'avouer, cet abus de son rang,
Dans la conviction que sur votre personne
Mes larmes, mes sanglots...

Avec énergie.

Et c'est moi qu'on soupçonne!
Adieu! pour vous montrer ici ma bonne foi,

Ce bruit, dont j'avais peur, je l'appelle sur moi!
Et vous verrez, étant encor sur cette terre,
Qu'avant la sacrilége... on paira l'adultère!

CONDÉ, lui barrant le passage.

Que faites-vous?...

Avec anxiété.

Mon Dieu!... si je m'étais trompé!
Le cœur y voit si mal, quand l'esprit est frappé!

Avec amertume.

C'est cet aveuglement qu'on nomme expérience!...
Pardon!...

LA COMTESSE, sanglotant.

Moi, monseigneur, j'avais eu confiance!...

CONDÉ, la ramenant par la main et vaincu par ses larmes.

Oh! je suis un indigne, un misérable, — un fou,
Que toute passion mène par le licou!...
Hélas!

LA COMTESSE.

Un rien suffit. — La chose est découverte!
Seule, sans le savoir, j'ai causé votre perte,
A moi seule appartient le droit de vous sauver!

Bas avec instance.

Un mot au duc de Guise... au lieu de le braver!...

Geste négatif de Condé.

Pour vous!...

CONDÉ, énergiquement.

Jamais!...

LA COMTESSE, d'une voix émue.

Pour moi!...

CONDÉ.

Se peut-il qu'on m'envie
Une mort qui demain donne un lustre à ma vie?
Et qu'on m'offre, en retour, quelques ans rachetés
Par des concessions qui sont des lâchetés?...
Ce serait vous venger cruellement, madame,
Si de Condé perdu vous tiriez un infâme,
Et si votre éloquence avait le triste don,
De me faire descendre au-dessous de mon nom!

LA COMTESSE, après un silence, avec une agitation fébrile.

Oui!... j'oubliais!... j'ai tort!... l'honneur, sans paix ni trêve!

Le regardant en face.

C'est ainsi que mon cœur vous a vu, dans son rêve!
Mourez, comme un exemple aux siècles qui viendront,
Sans plier vos genoux, sans courber votre front,
Car il ne convient pas, Prince, qu'un tel sang coule
Sous la main des bourreaux, aux clameurs de la foule!
Et si, pour vous sauver, j'ai fait un vain effort,
Ne me repoussez plus quand j'apporte la mort!...

Elle lui tend un petit flacon.

CONDÉ, repoussant le flacon de la main.

La tête que voilà doit, en cette occurrence,
Tomber en plein soleil, sous les yeux de la France,
Pour que ce sang des rois, dont plus d'un est jaloux,
Puisse, de l'échafaud, les éclabousser tous!...
Qu'ils fassent leur métier, la chose les regarde!...

LA COMTESSE, haletante.

Monseigneur, monseigneur! c'est affreux, prenez garde!
Les bourreaux sont tout prêts, le temps fuit!...

Se jetant à genoux.

Par pitié!

Lui tendant de nouveau le flacon.

J'en ai mis là pour deux!... laissez-m'en la moitié!...

CONDÉ, hors de lui.

A vous?...

LA COMTESSE.

Sans doute, à moi!...

Baissant la voix.

Puisque moi.... je vous aime

Condé reste interdit.

Oh! je peux bien le dire, à cet instant suprême,
Où mon cœur, affranchi, reprend avec orgueil
Toute sa liberté sur le bord du cercueil!...

Se relevant.

Au rendez-vous des morts, venez! partons ensemble!

CONDÉ, la serrant dans ses bras.

Vous m'aimez! vous m'aimez! et votre sein, qui tremble,
Palpite, entre mes bras, de vos larmes mouillé!...
Et ce n'est point un rêve!... et je suis éveillé!...
Qu'est-ce qu'ils disaient donc?... la fureur les enivre!
Eux, me faire mourir?... chère âme!... Ils me font vivre,
Vivre dans ton amour!... vivre dans ta beauté!
Cette minute-là vaut une éternité!

La regardant, avec des larmes dans les yeux.

Sais-tu que je doutais encore, tout à l'heure?...
Tiens!... tiens! je suis un homme, et voilà que je pleure!..
C'est qu'à la fin, vois-tu, le malheur nous aigrit...
Mille soupçons affreux nous montent à l'esprit...
On ne croit plus, pardon!... l'espoir s'en va... Je t'aime!...

Écartant les cheveux de la comtesse et la contemplant avec admiration.

Oh! tes grands yeux pensifs, tout noirs sous ton front blême!

Oh! ta lèvre, où jamais mensonge n'a passé!
Ton cœur, ton noble cœur contre le mien pressé!
Tout mon rêve accompli sur le bord de la tombe!
Dieu ne me doit plus rien... Dieu veut que je succombe!

Mettant la main sur sa poitrine.

J'ai trop de joie, ici, pour la porter longtemps!...

Courant à la fenêtre et secouant fiévreusement les barreaux.

Pressez-vous donc un peu!... c'est moi qui vous attends!

LA COMTESSE.

Ne les attendez pas!... trompez leur espérance!
Monseigneur, monseigneur, je tiens la délivrance...
Partons!...

Elle lui tend le flacon.

CONDÉ.

Y songez-vous?... mourir ici?... Livrer
A ces galants de cour qui vont la déchirer,
Comme une proie offerte à toute raillerie,
Votre chère mémoire, abattue et flétrie!...

La pressant de nouveau sur son cœur.

Oh! pas d'insulte, enfant, sur ce nom chaste et doux!...
Vous l'oubliez pour moi, — je m'en souviens pour vous!
Adieu!
Si le tombeau laisse échapper notre âme,
La nuit, furtivement, je reviendrai, madame,
Effleurant d'un baiser votre front endormi...
Étant aimé sur terre... on n'est mort qu'à demi!...
Pensez à moi!... Vivez pour moi!... La vie est bonne
Avec un saint amour qui n'a blessé personne,
Fait d'honneur et d'extase, et sans remords, et tel
Qu'on peut l'offrir à Dieu, comme un parfum d'autel!...

La baisant au front.

Tu songeras, mon âme, à ta douce faiblesse!...
Ce sont ces rêves-là qui font que la vieillesse,
Parfois, dans l'abandon des soirs mystérieux,
A comme un grand éclair qui lui sort par les yeux!

Faisant un geste pour jeter le flacon.

Brisons cela!...

LA COMTESSE, le retenant avec énergie.

Laissez!

CONDÉ, inquiet.

Que prétendez-vous faire?

LA COMTESSE, cachant le flacon dans son sein.

Celle qui vous aima n'a plus besoin sur terre...

CONDÉ.

De grâce!...

LA COMTESSE.

Suis-je pas la fiancée, ici?
Eh bien ! couche ou tombeau, j'en veux ma part aussi !...
On ne déserte point au jour des accordailles!...
Qu'un seul glas, monseigneur, sonne nos funérailles!
Et que j'emporte au moins la douceur de penser
Que c'est le même coup qui va nous renverser !
— Mais, ô mon bien-aimé, pour que nos cœurs sincères
Se rejoignent, demain, par-dessus nos misères ;
Afin de mériter, loin du trouble mortel,
Dans la paix de la mort, l'indulgence du ciel...
Abandonnez pour moi les erreurs du sectaire !
Et que mon âme, où flotte une ombre d'adultère,
Puisse dire au Seigneur, entouré des élus :
« Pardonnez-moi, mon Dieu... j'en apporte un de plus ! »

CONDÉ, l'étreignant dans ses bras.

Chère enfant!

LA COMTESSE.

Monseigneur, répondez-moi!...

CONDÉ, avec solennité.

J'adore
Le grand Dieu qui te fit belle comme l'aurore,
Et qui, pour compléter le charme qui te suit,
Te fit en même temps douce comme la nuit!...
Va!... ce Dieu qu'on outrage, ennemi des tortures,
Confond, dans sa bonté, toutes ses créatures,
Et couvre, en souriant, l'homme qui vit un jour,
Sous son large manteau fait de grâce et d'amour!..

Couvrant sa main de baisers.

Adieu!..

Avec instance.

Vivez, madame!..

LA COMTESSE, à part, avalant le contenu du flacon et entendant sonner l'heure.

A bientôt!.. L'heure vibre!..

Elle remet son voile.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CATHERINE, LE CHANCELIER, BRISSON, CHAVIGNY, LE ROI DE NAVARRE, SEIGNEURS CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.

LE CHANCELIER, annonçant.

La reine mère!..

LA COMTESSE, à part, épouvantée.

Ciel!...

Elle baisse encore son voile et cherche à fuir... Brisson est sur le seuil.

CATHERINE, allant à Condé.

Prince, vous êtes libre !...
Sa Majesté n'est plus !...

CONDÉ, comme dans un rêve.

Qu'entends-je !

CATHERINE.

Un tel malheur
Doit fondre les partis dans la même douleur !

BRISSON, à part, regardant la femme voilée qui veut se dérober.

Mais, alors, jour de Dieu !... quelle est donc cette femme ?...

Il se place de façon à l'empêcher de sortir.

CATHERINE, avec fermeté.

Le plus lourd des fardeaux vient accabler notre âme;
Notre rôle est changé par cet événement;
Si bien que tout nous reste... et que, de ce moment,
On ne connaîtra plus en France qu'une reine;

Regardant le duc de Guise.

L'autre part pour l'Écosse, où son devoir l'entraîne !
Çà, messieurs, repoussez vos discordes bien loin,
Nous vous appelons tous... et nous avons besoin,
Pour faire à la régente un illustre entourage,

Au roi de Navarre.

Sire, de vos talents,...

Au duc de Guise.

duc, de votre courage.
Vous serez, tous les deux, sa force et son conseil.

Faisant un pas vers Condé.

Et vous, que menaçait un plus sombre réveil,
Prince, à tous nos débats la carrière est fermée,

Reprenez à ma cour la place accoutumée.

Avec un grand geste d'autorité.

Embrassez-vous, messieurs!

Hésitation, profond silence.

Le duc de Guise s'avance vers Condé... Le chancelier est debout, près de la reine mère... Brisson se tient seul, à l'écart, les yeux toujours fixés sur la femme voilée.

BRISSON, à part.

Quel supplice d'enfer
Vaut ce doute effrayant qui me brûle la chair?

Pendant le vers précédent, il a marché lentement vers sa femme, puis, soulevant brusquement son voile.

Elle!

CONDÉ.

Ah!

LA COMTESSE, laissant rouler à terre le flacon.

Vous vous trompez, monsieur, ce n'est plus elle.
Ne m'interrogez pas!... le sol fuit!... tout chancelle!...
Et je n'ai plus le temps... de donner en ce lieu...
Des explications... que je ne dois qu'à Dieu!

Elle tombe.

CONDÉ.

Ah! morte!

LE COMTE, tirant son épée et se débattant entre les bras qui le retiennent.

Misérable!.. à quoi bon vous le taire?
Regardez tous!... Ceci... c'était...

Montrant le cadavre.

une adultère!

CONDÉ, frémissant d'indignation.

Tu mens!

CATHERINE.

Ciel! j'oubliais et j'ai causé sa mort!
Séparez-les, messieurs!

Montrant Brisson.

Entraînez-le d'abord!

ANTOINE, à Condé, qui lui arrache son poignard.

Mon frère!...

CONDÉ, luttant.

On me croira tout à l'heure, je pense,
Quand j'aurai, de mon sang, écrit son innocence!
Laissez-moi!... laissez-moi!... je suis un condamné!...
Je vais au rendez-vous qu'elle m'avait donné!...
Là-haut! là-haut! bien loin de cette morne enceinte!

Se laissant désarmer.

Ah! pauvre cœur meurtri! Chaste enfant, deux fois sainte!

Soulevant dans ses bras la tête de la comtesse.

A défaut de ce fer qui pouvait tout finir,

Montrant les seigneurs du parti des Guises.

Quelque assassin d'entre eux saura nous réunir!...

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

73741699

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

format grand in-18

DOLORÈS, drame en 4 actes, en vers. . . . . 2 fr.

FAUSTINE, drame en 5 actes, en prose. . . . . 2 fr.

HÉLÈNE PEYRON, drame en 5 actes, en vers. . . . . 2 fr.

MADAME DE MONTARCY, drame en 5 actes, en vers. . 2 fr.

L'ONCLE MILLION, comédie en 5 actes, en vers . . . . 2 fr.

MÉLÆNIS

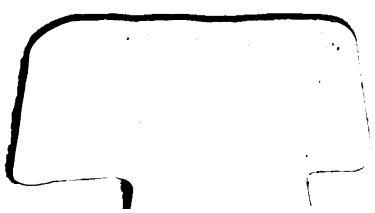
CONTE ROMAIN

Un volume. . . . 1 fr.

FESTONS ET ASTRAGALES

POÉSIES

Un volume. . . . . 3 fr.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LD.